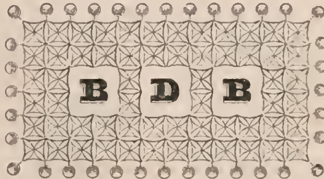
SOUS PRESSE :
C'est encore du Bonheur.

LA FRANCE
DRAMATIQUE
AU
DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Odéon.

LA BELLE-MÈRE ET LE GENDRE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS.



151 — 152.

PARIS:

J. N. BARBA, AU PALAIS-ROYAL, Derrière le Théâtre Français;
DELLOYE, RUE DES FILLES-S.-THOMAS, Près de la Bourse.
BEZOU, BOULEVART S. MARTIN, Et rue Meslay, n° 34;

ON SOUSCRIT ÉGALEMENT
DANS LES BUREAUX DE LA FRANCE PITTORESQUE,
PLACE DE LA BOURSE.

1835.



LA BELLE-MÈRE ET LE GENDRE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

PAR

M. SAMSON;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Odéon, par les comédiens du Roi, le 20 avril 1826;

et reprise sur le Théâtre Français, le 24 février 1830.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

Mme DORFEUIL	Mme DESMOUSSEAUX.
DARCY, son gendre	M. MENJAUD.
ÉLISE, sa fille	Mlle DESPRÉAUX.
GÉRARD, ami de Darcy	M. PERRIER.
DUCHEMIN, oncle de Darcy	M. GRANDVILLE.
Mme MÉRICOUR, veuve, amie d'Élise	Mlle MANTE.
PAUL, vieux valet de Darcy	M. ARMAND-DAILLY.

La scène se passe à Paris, dans l'appartement de Darcy.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DARCY, GÉRARD.

GÉRARD.

Oui, l'hymen me semblait un nœud toujours fatal;
Mais je crois maintenant au bonheur conjugal,
Et j'ai déja, changeant d'avis et de langage,
Médit du célibat depuis ton mariage.
Pourtant tu n'es époux que depuis vingt-cinq jours,
Et la lune de miel va terminer son cours.
Alors tout peut changer, et nous verrons peut-être
Et le ciel s'obscurcir, et les orages naître:
Prends-y garde, Darcy.

DARCY.

Mon cher ami Gérard,
Je connais dès long-temps votre esprit goguenard;
Vous voulez m'effrayer: je ris de vos présages,
Et vous pouvez ailleurs prédire des orages.
Dût mon bonheur constant faire votre chagrin,
J'aurai dans mon ménage un ciel toujours serein.

GÉRARD.

Tu peux avoir raison, et ton bonheur m'étonne.
Une femme à-la-fois jolie, aimable et bonne,
Qui t'aime, dont le sort en tes mains est remis,
L'estime générale, et quelques bons amis,
De la fortune, enfin les biens que chacun brigue,
Complaisant à tes vœux, le ciel te les prodigue!
Il faut t'aimer beaucoup pour n'être point tenté
De porter quelque envie à ta prospérité.

DARCY.

Je sens tout mon bonheur: mon Élise est charmante;
Son caractère est doux; son ame, franche, aimante:
Oui, je possède en elle un précieux trésor,
Et mon bonheur du sien va s'augmenter encor.

GÉRARD.

Comment donc?

DARCY.

Aussitôt après mon mariage,
Sa mère, tu le sais, entreprit un voyage,
Pour voir un sien cousin sans femme, sans enfants,
Succombant sous le poids de ses maux et des ans,
Qui, pour mourir content, avec impatience,
Dans le fond de l'Auvergne attendait sa présence.
Le rétablissement imprévu du vieillard
De madame Dorfeuil a hâté le départ.
Sans nous en prévenir et sans être attendue,
Elle est, hier au soir, au logis descendue.
Elle ne pouvait plus s'arracher de nos bras.
Après mille transports, après un court repas,
Il m'a fallu près d'elle employer la prière

Pour l'obliger à prendre un repos nécessaire.
Mais combien son projet sourit à notre amour!
C'est chez nous désormais qu'est fixé son séjour.
Nos soins, à ses vieux ans prodigués à toute heure,
Sauront lui faire aimer sa nouvelle demeure.
L'accord qui règne ici doit plaire à ses regards,
Et nous l'entourerons de respects et d'égards.
De l'avoir avec nous mon Élise est charmée :
Elle aime tant sa mère! elle en est tant aimée!
Je partage sa joie, et cet heureux retour
Vient embellir encor la fête de ce jour.
Nous vivrons en famille, et ma maison tranquille
Du bonheur domestique est à jamais l'asile.

GÉRARD.

Eh quoi! ta belle-mère est ici!... Je frémi.

DARCY.

D'où vient donc cet effroi?

GÉRARD.

Pardonne, mon ami.
Ta madame Dorfeuil, je la connais à peine :
Ainsi je n'ai contre elle aucun sujet de haine.
C'est un ange, d'accord; j'y consens, je le croi :
Mais elle est belle-mère, et c'est assez pour moi.
Ce nom dont on se sert pour désigner encore
La marâtre opprimant l'orphelin qu'elle abhorre,
Ce nom seul me fait peur, Darcy : j'en connais tant
Qui de goûts et d'humeurs diffèrent, et pourtant,
Sur un point malheureux se ressemblant entre elles,
Amènent au logis le trouble et les querelles!...
L'une, lançant toujours des mots durs et piquants,
Gourmande les valets et les petits-enfants :
Parcourant la maison, tracassière, bavarde,
On entend tout le jour sa voix aigre et criarde.
Tout ce qu'on fait est mal; toujours prête à fronder,
Elle vous contredit et s'enroue à gronder :
L'enfer est préférable au logis qu'elle habite.
L'autre, de ses amis recevant la visite,
S'inquiète fort peu s'ils peuvent vous gêner,
Et chez vous, sans façon, les retient à dîner.
D'inconnus, chaque jour, la table est entourée;
Même elle les invite à passer la soirée,
Et j'ai vu deux époux enrageant de bon cœur,
S'enfuir, pour être seuls, chez le restaurateur.
De l'une la tendresse est souvent fatigante;
Elle est pour ses enfants d'une humeur exigeante;
Elle veut que toujours ils soient à ses côtés;
S'ils la quittent, soudain ses nerfs sont irrités;
Son amour s'inquiète, et la voilà qui pleure :
C'est qu'on ne l'aime plus; c'est qu'on veut qu'elle [meure;
Elle jure de fuir des enfants trop ingrats:
Mais tout en le jurant, elle ne les fuit pas.
L'autre, plus susceptible, et sur-tout plus jalouse,
Dans sa fille jamais ne veut voir une épouse;
Le tableau si touchant d'un amour mutuel
Est un coup de poignard pour son cœur maternel;
Les douceurs qu'elle entend l'irritent et la lassent:
Elle se trouve mal quand ses enfants s'embrassent;
Ce nom de belle-mère enfin, changeant leur cœur,
Aux mères trop souvent semble porter malheur;
Et ces dames, par-tout à l'usage fidèles,
Installent, en entrant, la discorde avec elles.
Je ne suis pas outré dans mes préventions,
Et je me plais à croire à des exceptions.
Dans le nombre il en est d'excellentes, peut-être :
Celles-là, je n'ai pas l'honneur de les connaître.

DARCY.

Le gracieux tableau! tu ne l'as point flatté;
Il ne lui manque rien... qu'un peu de vérité.
De celle que tu peins sous ces couleurs étranges,
Ma femme m'a cent fois répété les louanges.
Je sais bien que, dicté par un pieux respect,
L'éloge d'une fille est peut-être suspect,
Et sans que cette idée un instant m'inquiète,
Je ne m'attends pas, certe, à la trouver parfaite.
Mais je connais son cœur; il nous aime, il est bon.
S'il arrivait enfin que son humeur... mais non :
Mon oncle Duchemin doit te fournir la preuve
Qu'on ne court aucun risque à tenter cette épreuve.
Nous vivons avec lui sans troubles, sans débats :
De sa présence ici l'on ne s'aperçoit pas.

GÉRARD.

Oh! quelle différence! un oncle pacifique,
Apathique vieillard, bonhomme méthodique,
Pour qui la paix toujours fut le bien le plus cher,
Et qui fait aujourd'hui ce qu'il a fait hier!
Enfin débarrassé par une mort heureuse
D'une tendre moitié, dont l'humeur querelleuse,
Sur le bon Duchemin s'exerça constamment,
Mais ne put, m'a-t-on dit, l'aigrir un seul moment,
Le cher oncle, sans soins, sans vaine inquiétude,
Dont l'existence n'est qu'une longue habitude,
D'un bonheur qu'il n'eut pas impassible témoin,
Trouve ici le repos dont il avait besoin.
L'oncle ne peut d'ailleurs s'égaler à la mère :
De son titre sacré celle-ci toujours fière
Ne peut se figurer que de nouveaux liens,
En créant d'autres droits, aient affaibli les siens,
Veut régner sans partage, et s'indigne qu'un gendre
A l'amour de sa femme ose même prétendre.

DARCY.

La nôtre adore Élise, et ne m'aime pas moins.
C'est à m'inquiéter mettre aussi trop de soins;
Laissons cela... D'Élise aujourd'hui c'est la fête;
A son insu, mon cher, je veux que tout s'apprête.
Des ouvriers bientot orneront le salon :
Madame Méricour doit, hors de la maison,
Pendant tous leurs travaux, emmener mon Élise.
Je lui ménage encore une douce surprise,
Et je veux aujourd'hui lui donner mon portrait.
Je l'attends; il n'est pas terminé tout-à-fait.
Madame Méricour qui mit un si grand zèle
A m'offrir le secours de son pinceau fidèle,
Qui voulut qu'un talent par plaisir cultivé,
A fêter l'amitié fût un jour réservé,
M'a promis ce portrait avant l'heure prescrite
Où doivent arriver les amis que j'invite.

GÉRARD.

Et madame Dorfeuil sait-elle tes projets?

DARCY.

Jusqu'à tantôt pour elle ils resteront secrets.

Ma femme en la peignant de cent vertus douée,
Sur sa discrétion ne l'a jamais louée,
Et ces secrets trahis dérangeraient mes plans:
Il vaut mieux les lui taire encor quelques instants.

GÉRARD.

C'est fort bien : mais crois-tu que, mère de famille,
Elle puisse oublier la fête de sa fille ?

DARCY.

Elle m'en aurait dit quelques mots : en tout cas,
J'attends, et jusque-là je n'en parlerai pas.
Quelqu'un vient, taisons-nous : justement c'est ma
[femme.

SCÈNE II.

DARCY, GÉRARD, ÉLISE.

ÉLISE.

Bonjour, Darcy; bonjour, monsieur Gérard.

GÉRARD.

Madame,
J'ai l'honneur...

ÉLISE.

J'ai troublé, messieurs, votre entretien.
De quoi parliez-vous là tous les deux ?

DARCY.

Oh ! de rien.

ÉLISE.

As-tu déja pour moi des secrets ?

DARCY.

Moi, ma chère?...
Ah ! peux-tu le penser ?

ÉLISE, à Gérard.

Vous savez que ma mère
Pour ne plus nous quitter est arrivée ici ?

GÉRARD.

J'ai déja là-dessus félicité Darcy.
Je voudrais bien lui faire agréer mon hommage.

ÉLISE.

Elle repose ; elle est lasse encor du voyage.
Ma mère est avec nous : quel bonheur est le mien!
N'est-ce pas, cher Darcy, que tu l'aimeras bien ?

DARCY.

N'en doute pas ; déja je l'aime et la révère :
En m'accordant ta main elle me devint chère.
Des auteurs de mes jours, qui vécurent trop peu,
C'est elle désormais qui va me tenir lieu,
Et devenu son fils, te prenant pour modèle,
Je prétends t'égaler dans ton amour pour elle.

ÉLISE.

De pareils sentiments que mon cœur te sait gré!
Mais à ce doux langage il était préparé,
Et je te vois souscrire à tout ce qui me flatte.
Ton Élise envers toi du moins n'est pas ingrate,
Ni ma mère non plus : même, à ce que je croi,
Elle chérit son gendre encore plus que moi.
Je n'en suis point jalouse : elle a raison sans doute
De reconnaître ainsi le bonheur que je goûte.
Oh! que, comblant enfin mes plus ardents desirs,
Notre réunion me promet de plaisirs !
D'abord jamais chez nous de querelle : il me semble
Qu'il n'est pas malaisé de s'accorder ensemble ;
On n'a qu'à le vouloir, et nous le voudrons tous :
La paix pour les bons cœurs a des charmes si doux !
Nous aurons chaque jour nos travaux ordinaires ;
Nous nous occuperons, Darcy, de ses affaires,
Moi, des soins du ménage; et quand le soir viendra,
En hiver, près du feu l'on se rassemblera.
Là, tantôt nous lirons quelque touchant ouvrage;
Tantôt nous causerons, ou, cédant à l'usage,
Pour amuser ma mère et l'oncle Duchemin,
Nous combattrons contre eux, les cartes à la main.
Lorsque nous verrons luire une saison plus belle,
Notre troupe, souvent à la ville infidèle,
Loin des murs de Paris s'enfuira vers les champs
Pour chercher des plaisirs purs comme nos pen-
[chants,
Des sites enchanteurs, la promenade et l'ombre;
Et quelques amis vrais (monsieur est de ce nombre)
Sur tous nos entretiens répandant leur gaité,
Viendront doubler encor notre félicité.

GÉRARD.

Voilà, je l'avouerai, d'agréables images,
Et vous nous peignez là l'âge d'or des ménages.
Puissiez-vous voir briller un si doux avenir,
Que vos vertus du moins méritent d'obtenir !

ÉLISE.

Nous l'obtiendrons aussi : vous, monsieur, je l'es-
[père,
En la connaissant mieux, vous aimerez ma mère.
Par elle soins, devoirs, rien n'est mis en oubli ;
Elle se plaît à voir par-tout l'ordre établi.
Parfois elle est peut-être et vive et susceptible;
Mais ce sont les défauts d'une ame trop sensible.

GÉRARD.

Je puis vous assurer avec sincérité
Que de l'aimer beaucoup je serais enchanté.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, DUCHEMIN.

DUCHEMIN.

Où donc est la maman ?... pas encore levée ?...
Hier j'étais couché quand elle est arrivée,
Et je ne l'ai pas vue... Est-ce que par hasard
Elle dort encore ?

DARCY.

Oui.

DUCHEMIN.

Je la verrai plus tard.
Je ne suis pas pressé ; j'attends... Ma chère nièce,
D'un retour aussi prompt vous êtes dans l'ivresse,
N'est-ce pas?

ÉLISE.

J'en conviens.

DUCHEMIN.

Et c'est tout naturel.
Je n'en suis pas fâché non plus, moi : grace au ciel,
Je suis, vous le savez, d'une humeur débonnaire.
Pourvu que je me couche à mon heure ordinaire,

Que de la promenade on ne me prive pas,
Et que je puisse en paix faire mes trois repas,
Sans que d'aucun souci mon esprit s'embarrasse,
Je suis assez content de tout ce qui se passe.

GÉRARD.

D'un heureux naturel le ciel vous fit présent.
On prétend qu'il fut mis à l'épreuve souvent :
Votre femme, dit-on...

DUCHEMIN.

S'il faut ne vous rien taire,
Ma femme n'avait pas un très bon caractère.
Quel tapage chez moi ! qu'elle m'a tourmenté !
On s'accoutume à tout, monsieur, en vérité.
L'épreuve me sembla d'abord un peu trop forte :
Eh bien ! je m'y faisais lorsque ma femme est morte.
L'habitude est puissante ; oui, je m'en aperçois,
Et ce tapage-là me manque quelquefois.
Lorsqu'elle querellait (ce qui, par parenthèse,
Arrivait tous les jours), assis fort à mon aise,
Sans répliquer un mot à ses aigres discours,
Au bruit qu'elle faisait je m'endormais toujours.

GÉRARD.

Quoi ! votre patience, à ce point exercée,
Pendant un long hymen ne s'est jamais lassée ?

DUCHEMIN.

A quoi m'eût-il servi de me fâcher ? à rien.
Je suis très pacifique, et je m'en trouve bien.
Que voulez-vous ? c'était là l'humeur de la dame :
Un mari doit passer quelque chose à sa femme.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, Mme DORFEUIL.

ÉLISE.

Vous voilà donc, ma mère !

MADAME DORFEUIL.

Ah ! viens entre mes bras,
Ma fille ! Je me lève un peu tard, n'est-ce pas ?
Ce n'est pas mon usage ; il faut me faire grace.
Mais tu le sais, Élise, hier j'étais si lasse !
J'ai dû me reposer, et de quelques instants
Retarder le plaisir d'embrasser mes enfants.

DARCY.

De votre appartement êtes-vous satisfaite ?

MADAME DORFEUIL.

Ravie... Oh ! mes enfants, j'ai ce que je souhaite :
Je vous vois, et je viens passer auprès de vous
Des jours que vous allez me rendre encor plus doux.

DARCY.

Si nos soins, en effet, peuvent vous rendre heureuse,
Votre félicité ne sera pas douteuse.

MADAME DORFEUIL.

Mon gendre, je le sais, je connais votre cœur.
Votre femme est bonne, oui ; mais vous êtes meilleur.
Combien de vous quitter je fus contrariée,
Quand mon Élise était à peine mariée !
L'heureuse guérison de mon pauvre cousin,
A mon séjour là-bas a promptement mis fin :
Mais j'ai souffert assez de cette courte absence ;
Tout dans cette maison lassait ma patience.
D'un vieux garçon l'on sait quel est l'intérieur,
Et je ne pouvais rien réformer, par malheur.
D'une vieille servante accusant la paresse,
Au logis, plus que moi, je la trouvais maîtresse,
Et les autres valets, tous soumis à sa loi,
Sur un ton insolent le prenaient avec moi.
Mon cousin, fatigué de ce désordre extrême,
Voyant qu'il n'y pouvait remédier lui-même,
Me proposa vingt fois de m'unir à son sort,
Et cet hymen vraiment me convenait très fort.
Oui, sans vous, mes enfants, j'aurais, par mon adresse,
Réparé tout le mal que causait sa faiblesse ;
Il m'eût laissé tout faire ; et moi, j'aurais voulu
Prendre dans sa maison un empire absolu,
Et pour rétablir l'ordre agissant d'autre sorte,
J'aurais mis, en entrant, tous ses gens à la porte.

GÉRARD, à part.

Ceci promet.

DUCHEMIN, à part.

Le ton dont je l'entends parler
Me rappelle ma femme aimant à quereller.

MADAME DORFEUIL.

Aussi de revenir combien je fus contente !

GÉRARD.

Un ami de Darcy, madame, vous présente
De son profond respect l'hommage mérité.

MADAME DORFEUIL.

Je suis de vous revoir charmée, en vérité,
Monsieur Gérard ; car c'est ainsi que l'on vous nomme,
Je m'en souviens.

(A part.)

L'ami paraît assez bon homme.

DUCHEMIN, à part.

Il faut que je lui fasse un compliment aussi :

(Haut.)

Enchanté de vous voir.

MADAME DORFEUIL.

Ah ! l'oncle de Darcy ?

(A Darcy.)

Il demeure chez vous ?

DARCY.

Oui.

MADAME DORFEUIL.

Je m'en félicite.

(A part.)

Je n'aime pas cet oncle : il a l'air hypocrite.

(Haut.)

Ainsi nous sommes tous réunis en ce jour,
Mes bons amis.

GÉRARD.

Voici madame Méricour.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, Mme MÉRICOUR.

(Duchemin s'assied après avoir salué madame Méricour, et lit un journal.)

MADAME MÉRICOUR, à madame Dorfeuil.

A votre prompt retour j'étais loin de m'attendre,

Madame, et dans l'instant on vient de me l'appren-
[dre.
Il doit rendre, je crois, vos enfants bien joyeux :
Car on vous desirait ardemment en ces lieux.

MADAME DORFEUIL.

Madame, je le sais, et n'en suis pas surprise.

MADAME MÉRICOUR.

Pour moi, j'en suis ravie, et de ma chère Élise
Je partage pour vous la juste affection :
Notre tendre amitié formée en pension
Nous rend toujours communs les plaisirs et les pei-
Avant elle l'hymen me fit porter ses chaînes. [nes.
Quand j'eus perdu, trop tôt, l'époux que j'adorais,
Elle essuya mes pleurs et calma mes regrets,
Et moi, qui la trouvai pour mes chagrins si bonne,
Je ressens le bonheur que son hymen lui donne.

ÉLISE.

Pour jouir du bonheur nos deux cœurs s'entendront,
Et contre l'infortune ils se réuniront.

MADAME DORFEUIL, à part.

De cette amitié-là je suis peu satisfaite :
Car je crois cette femme et frivole et coquette.

MADAME MÉRICOUR, à Élise.

Je t'aurais desirée aux Bouffons hier soir :
D'honneur on jouissait et d'entendre et de voir.
Un orchestre si pur! des femmes ravissantes!
Des chants délicieux! des toilettes charmantes!
Plus que nos airs français je prise tous leurs airs :
Je n'entends point leur langue, et j'ai de moins les
A propos, ce matin j'ai quelque emplette à faire.[vers.
Dans ces occasions ton goût m'est nécessaire,
Et tu m'as bien promis de venir avec moi.

ÉLISE.

Oui ; mais tu vois qu'il faut que je reste.

MADAME DORFEUIL.

Pourquoi?
Ne va pas te gêner avec moi, je t'en prie.

ÉLISE.

Non, je veux aujourd'hui vous tenir compagnie.

DARCY, à part.

Elle va demeurer : quel contre-temps fâcheux!

MADAME MÉRICOUR.

C'est pour une minute.

MADAME DORFEUIL, à Élise.

Allons, sors, je le veux.

ÉLISE.

Je vous obéis donc.

MADAME MÉRICOUR.

Bientôt je la ramène.

DARCY, à part.

Fort bien.

MADAME MÉRICOUR, bas à Darcy.

Pendant une heure au moins je la promène.

DARCY, bas.

Et mon portrait?

MADAME MÉRICOUR.

Après je m'en occuperai :
C'est peu de chose à faire, et je vous l'enverrai.

MADAME DORFEUIL, à part.

Madame Méricour parle bas à mon gendre.
Que veut dire ceci?

MADAME MÉRICOUR.

Partons sans plus attendre.
Viens, Élise.

ÉLISE

Ma mère, à l'instant je revien.

(Elles sortent.)

SCÈNE VI.

Mme DORFEUIL, DARCY, GÉRARD, DUCHEMIN.

MADAME DORFEUIL, à Darcy.

Point de façons pour moi; ne vous gênez en rien.
Si vous avez aussi, mon gendre, quelque affaire,
Dites-le : j'aime assez demeurer solitaire :
N'allez pas près de moi vous contraindre à rester.

DARCY.

De la permission j'oserai profiter.
J'ai quelque ordre à donner, pardon si je vous laisse.

GÉRARD, saluant madame Dorfeuil.

Adieu, madame.

DARCY, bas à Gérard.

Eh bien, pour nous vois sa tendresse :
De ton tort à présent ne conviendras-tu pas?

GÉRARD.

Non ; et du tien, crois-moi, dans peu tu conviendras.

DARCY.

Nous verrons.

(Ils sortent.)

DUCHEMIN.

Moi, je vais faire ma promenade.
Si j'y manquais un jour, je tomberais malade.
C'est mon heure : salut.

SCÈNE VII.

Mme DORFEUIL, seule.

Mes enfants sont heureux.
Je vois avec plaisir qu'ils s'adorent tous deux.
Leur ménage est charmant, et j'en suis très contente.
Mais je voudrais savoir quelle affaire importante
Madame Méricour à Darcy confiait.
Ce n'est pas que mon cœur en doive être inquiet ;
Mon gendre est incapable... oui, je crois le connaî-
Et ce n'est qu'un secret fort innocent peut-être. [tre,
Pourtant je n'aime point cet air mystérieux,
Et pour ma fille, moi, je veillerai sur eux.
Mais on ne songe point à la fête d'Élise :
D'où vient donc cet oubli? j'en suis assez surprise.
C'est aujourd'hui... Darcy devrait bien le savoir...
Je n'en parlerai pas... attendons à ce soir...
Cet oncle Duchemin me déplait, m'embarrasse...
Que fait-il en ces lieux?... ce n'est point là sa place...
Il gêne mes enfants... mes enfants! leur bonheur,
Voilà le seul objet dont s'occupe mon cœur ;
C'est le but de mes soins, c'est ma pensée unique.
A le leur conserver il faut que je m'applique.
Plus prévoyante qu'eux, je dois dans l'avenir

Découvrir les malheurs, savoir les prévenir,
Et de leur intérêt faisant ma loi suprême,
Souvent lutter contre eux par amour pour eux même.

SCÈNE VIII.

Mme DORFEUIL, PAUL.

PAUL.

Je croyais que monsieur était encore ici;
Pardon.

MADAME DORFEUIL, à part.

Faisons jaser ce valet de Darcy.
Il est certains détails dont je voudrais m'instruire :
Les valets sont bavards, et Paul va tout me dire.
(Haut.)
Êtes-vous bien ici, mon ami?

PAUL.

Moi, très bien.
Qu'aurais-je à desirer? Il ne me manque rien.
Monsieur est vif, mais bon, et madame est un ange.

MADAME DORFEUIL.

Et l'oncle, que fait-il?

PAUL.

L'oncle dort, boit et mange,
Se promène, et c'est tout.

MADAME DORFEUIL.

Fort bien; mais dites-moi,
Madame Méricour vient très souvent, je croi?

PAUL.

Mais presque tous les jours.

MADAME DORFEUIL.

Et quel motif l'attire?
Dites.

PAUL.

Quel motif?

MADAME DORFEUIL.

Oui : pouvez-vous m'en instruire?

PAUL.

Le motif est aisé, madame, à concevoir :
Nous sommes ses amis; elle vient pour nous voir.

MADAME DORFEUIL.

Et nos jeunes époux, depuis leur mariage,
Sont-ils bien d'accord?

PAUL.

Oui, nous faisons bon ménage,
Et pour qui nous connaît ce n'est pas étonnant :
Car nous sommes si bons et nous nous aimons tant!

MADAME DORFEUIL.

De madame Darcy c'est moi qui suis la mère,
Vous le savez; ainsi l'on doit ne me rien taire.
C'est dans son intérêt, dans celui de Darcy,
Que je cherche à savoir ce qui se passe ici.
La réserve envers moi serait fort ridicule,
Et vous allez de tout m'informer sans scrupule.
Cette dame, qui vient tous les jours à-peu-près,
A-t-elle avec Darcy des entretiens secrets?
Vous devez le savoir.

PAUL.

Non; je fais mon ouvrage,
Et d'épier les gens je n'eus jamais l'usage.
Ainsi je ne peux rien vous dire sur ce point.
Ce que l'on fait chez nous ne me regarde point.

MADAME DORFEUIL.

Vous devez voir pourtant...

PAUL, à part.

Quel interrogatoire!
(Haut.)
Lorsque j'ai vu, j'oublie, et j'ai peu de mémoire.

MADAME DORFEUIL, piquée.

Ah!... c'est fort singulier.

PAUL.

Ma besogne m'attend,
Madame, et je m'en vais...

MADAME DORFEUIL.

Demeurez un instant.

PAUL, à part.

Encor des questions! oh! je perds patience.

MADAME DORFEUIL.

Sur de certains détails d'une moindre importance
Votre mémoire au moins pourra vous servir mieux?

PAUL.

(A part.)
Ne m'appelle-t-on pas?... Quel esprit curieux!

MADAME DORFEUIL.

A la discrétion faites un moment trêve
Pour me dire à quelle heure en ces lieux on se lève.

PAUL, voulant toujours s'en aller.

Pardon; demain matin vous pourrez le savoir.

MADAME DORFEUIL.

Mais quand se couche-t-on?

PAUL.

Vous le verrez ce soir.

MADAME DORFEUIL.

Quoi! me répondre ainsi!

PAUL.

Je voudrais vous complaire;
Mais, comme je disais, j'ai mon ouvrage à faire.
(A part.)
Je ne rends compte ici qu'à mes maîtres : partant
Elle en pourra par moi savoir toujours autant.
(Haut.)
Le devoir veut qu'au lieu de parler, je travaille :
Quelque plaisir que j'aie, il faut que je m'en aille.
Serviteur.

MADAME DORFEUIL, seule.

L'insolent!... Mais les autres valets
Pourront de la maison m'apprendre les secrets.
Interrogeons-les tous: je veux aussi qu'Élise
Sur elle, sur Darcy, s'explique avec franchise.
Je veux veiller à tout, tout connaître; et je voi
Que mes pauvres enfants avaient besoin de moi.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

Mme DORFEUIL, ÉLISE.

MADAME DORFEUIL.

Nous voilà seules : viens, et causons à notre aise.
Dis ; crois-tu que toujours Darcy t'aime et te plaise ?
Votre accord apparent est-il réel ou faux ?
Es-tu vraiment heureuse ? A-t-il quelques défauts ?
Allons, conte-moi tout, et sur-tout sois sincère :
Un enfant n'a jamais de secrets pour sa mère.

ÉLISE.

Je ne puis mieux répondre à ce tendre intérêt
Qu'en vantant mon bonheur, qui n'est point un secret.
Mon époux est si bon ! un peu vif ; mais qu'importe ?
Je l'aime, et contre moi je crains peu qu'il s'emporte.
Rien ne pourra jamais détruire notre accord :
Car tout ce qu'il voudra, je le ferai d'abord.

MADAME DORFEUIL.

C'est pousser un peu loin, je crois, la complaisance :
Un mari n'a pas droit à tant d'obéissance.
Mais, hélas ! voilà bien comme sont les enfants.
Aimant mieux un époux souvent que leurs parents !
Ainsi, jusqu'à ce jour, pas le moindre nuage
N'a troublé, je le vois, la paix de ton ménage ?

ÉLISE.

Non ; Darcy m'aime tant ! Mon avis est le sien ;
Le desir qu'il exprime est aussitôt le mien.

MADAME DORFEUIL.

Soyez toujours unis : c'est ce que je demande ;
Mais de vous deux, ici, qui gouverne et commande ?
Réponds.

ÉLISE.

Moi quelquefois, quelquefois mon époux.
Du droit de commander nous sommes peu jaloux,
Chacun, avec plaisir, à l'autre l'abandonne.

MADAME DORFEUIL.

Mais la dépense enfin, qui la règle et l'ordonne ?

ÉLISE.

C'est moi ; mais mon mari me conseille souvent ;
J'aime à le consulter. Quand j'ai besoin d'argent,
J'en demande à Darcy ; jamais il n'en refuse :
Aussi de sa bonté, moi, jamais je n'abuse.

MADAME DORFEUIL.

Ma chère enfant, ton cœur si naïf et si pur
A, pour se diriger, besoin d'un guide sûr ;
Je le serai ; qu'à moi ma fille se confie :
Une mère est toujours notre meilleure amie.
Quand ton père vivait, c'était avec raison
Qu'il me laissait le soin de mener la maison.
De tout, me disait-il, sur toi je me repose,
Et le pauvre homme, hélas ! ne faisait pas grand chose.
Qu'en était-il besoin ? De tout je me mêlais ;
Je recevais l'argent ; je grondais les valets ;
Moi seule j'ordonnais les dépenses à faire,
Et j'avais en mes mains la clef du secrétaire.
Avait-il un procès, j'allais avec ardeur
Visiter président, juges et rapporteur ;
J'étais chez l'avocat, au greffe, à l'audience.
Il n'eut qu'à se louer de cette confiance.
Jamais, tu t'en souviens, je ne le querellais :
Il est vrai qu'il faisait tout ce que je voulais :
Et voila le bonheur si précieux, si rare,
Qu'à mon gendre, qu'à toi ma tendresse prépare.
Mais tu dois d'un défaut te corriger d'abord :
Tu consultes Darcy sur tout ; c'est un grand tort.
Il est impolitique, et dangereux peut-être
Qu'un mari s'accoutume à se croire le maître,
Et déja de lui-même il n'est que trop porté
A s'arroger sur nous la pleine autorité.

ÉLISE.

Il m'est si doux pourtant de consulter sans cesse
L'époux dont chaque jour j'éprouve la tendresse !

MADAME DORFEUIL.

Tu ne fais là, vois-tu, que lui troubler l'esprit.
Il ne s'en plaint jamais, parcequ'il te chérit,
Parcequ'à tes desirs constamment il se prête ;
Mais ne devrais-tu pas, en épouse discrète,
Sans vouloir l'accabler encor de soins nouveaux,
D'un aussi bon mari ménager le repos ?

ÉLISE.

Ah ! son repos m'est cher, et je ne veux rien faire
Qui me rende importune, et puisse lui déplaire.

MADAME DORFEUIL.

Ton cher Darcy, je l'aime !... Il faut le rendre heureux.
Sois prompte à deviner, à prévenir ses vœux ;
Et même, si tu veux être toujours chérie,
Ne crains pas d'employer quelque coquetterie.

ÉLISE.

Moi, ma mère ?

MADAME DORFEUIL.

En ménage il en faut quelquefois.

ÉLISE.

Oh ! non ; je n'en aurai jamais besoin, je crois.

MADAME DORFEUIL.

Tu crois ? Tu n'en sais rien ; laisse-moi te conduire.
Par exemple (entre nous permets-moi de le dire),
Pourquoi ce négligé ? Ton mari peut penser
Qu'à lui plaire déja tu prétends renoncer.
Il peut en concevoir quelque alarme secrète.

ÉLISE.

Mais pour rester chez soi faut-il de la toilette ?

MADAME DORFEUIL.

Les maris savent gré d'un soin qu'on prend pour eux :
Pour conserver le cœur il faut charmer les yeux.
On s'expose, à côté de femmes élégantes,
A des comparaisons souvent désobligeantes.
De notre négligence une autre profitant
D'un fidèle mari peut faire un inconstant.
Il est plus d'un volage et plus d'une coquette...
Madame Méricour, que tu crois si parfaite,
Et que tu chéris tant, entre nous, l'est un peu.

ÉLISE.

Quoi!...

MADAME DORFEUIL.

Je ne l'aime guère, et je t'en fais l'aveu.
Mais à qui ce matin voulait-elle donc plaire?
Tu ne brillais pas trop auprès d'elle, ma chère.
Quelle riche toilette!... Ah! j'en souffrais pour toi.

ÉLISE.

Elle aime à se parer.

MADAME DORFEUIL.

. Oui, beaucoup, je le voi.
Avec plaisir souvent Darcy l'a regardée :
Moi, je les observais.

ÉLISE.

Mais quelle est votre idée?

MADAME DORFEUIL.

Élise, mon dessein n'est pas de t'effrayer;
Mais de cette coquette il faut te défier.

ÉLISE.

Ah! vous la jugez mal, et son ame sincère
A la coquetterie est sur-tout étrangère.
Elle chérit Darcy ; mon cœur en est flatté :
Elle aime en lui l'auteur de ma félicité,
Et témoin de nos nœuds, dans ma meilleure amie,
Mon époux, à son tour, voit une sœur chérie.
Heureuse par l'amour comme par l'amitié,
Ce cœur de l'avenir peut-il être effrayé!

MADAME DORFEUIL.

J'admire de ces nœuds la douceur fraternelle.
C'est sans doute pour prix d'une amitié si belle
Que de certain secret elle ne t'instruit pas?

ÉLISE.

Comment?

MADAME DORFEUIL.

Oui, je l'ai vue à Darcy parler bas,
Ici même, tantôt.

ÉLISE.

En êtes-vous certaine?

MADAME DORFEUIL.

Très sûre... Allons, vas-tu te faire de la peine?
Vas-tu croire?... Fi donc!... Je sais que les maris...
Mais le tien! J'en réponds... Puis il est trop épris...
Oui, je le gagerais, c'est quelque bagatelle...
Le premier mois d'hymen un époux est fidèle.

ÉLISE.

Darcy n'est pas trompeur : dès que je le verrai,
Sur ce mystère-là je l'interrogerai.

MADAME DORFEUIL.

Es-tu folle? Comment? Compromettre ta mère!
Garde-t'en bien au moins : tu dois feindre, au con-[traire.
Le beau moyen vraiment de savoir ses secrets!
Tu n'en tirerais rien, et tu l'irriterais.
Il faut attendre, il faut agir avec prudence...
D'ailleurs c'est à des riens mettre trop d'importance.
Mais j'aperçois Darcy; laisse-moi lui parler :
Tu pourrais te trahir; il vaut mieux t'en aller.

ÉLISE, à part.

Je me fie à Darcy; je lui rends bien justice,
Et pourtant quelque crainte en mon ame se glisse.

SCÈNE II.

Mme DORFEUIL, ÉLISE, DARCY.

DARCY, à madame Dorfeuil.

Je vous cherchais.

(A Élise.)

Pourquoi cet air rêveur? Bon Dieu!
Ma chère, qu'as-tu donc?

ÉLISE.

Moi? je n'ai rien... Adieu.

SCÈNE III.

Mme DORFEUIL, DARCY.

DARCY, à madame Dorfeuil.

Je ne puis concevoir cette tristesse étrange.

MADAME DORFEUIL.

Parfois, en peu de temps, des femmes l'humeur [change.
Puis, si j'en peux juger d'après notre entretien,
Elle a quelques chagrins.

DARCY.

Des chagrins!

MADAME DORFEUIL.

Ce n'est rien.
Ils sont légers, les maux qu'un bon mari nous cause!
Mais enfin en ménage il faut si peu de chose
Pour troubler cette paix que l'on doit conserver.

DARCY.

Oui, vous avez raison; mais veuillez achever :
Apprenez-moi les torts dont elle peut se plaindre.

MADAME DORFEUIL.

Elle ne se plaint pas; mais elle paraît craindre
Que, vous livrant aux soins les plus minutieux,
Il ne lui reste plus rien à faire en ces lieux,
Et son mari (du moins si j'ai pu la comprendre)
Aux détails du ménage aime trop à descendre.

DARCY.

Croyez que ces détails sont fort peu de mon goût,
Et c'est elle qui vient me consulter sur tout.
Je suis assez surpris d'un reproche semblable :
De mes torts prétendus elle seule est coupable.

MADAME DORFEUIL.

Vous ne devez voir là qu'une preuve d'amour :
Elle a cru vous complaire ainsi jusqu'à ce jour.

DARCY.

Sa conduite vraiment me paraît singulière.
Eh quoi! ne me rien dire et se plaindre à sa mère!

MADAME DORFEUIL, à part.

C'est assez aujourd'hui; mais plus tard je prétends
Traiter avec Darcy d'autres points importants.

SCÈNE IV.

DARCY, Mme DORFEUIL, PAUL.

PAUL, bas à Darcy.

Monsieur, quelques apprêts restent encore à faire.
Il faut votre coup d'œil.

MADAME DORFEUIL, à part.

Quoi! toujours du mystère!

PAUL, haut.

On vous attend.

DARCY.

J'y vais.

MADAME DORFEUIL.

Ah! souffrez, s'il vous plait,
Darcy, que je me plaigne à vous de ce valet;
Vous voulez que vos gens me respectent, je pense :
Il m'a parlé tantôt avec une insolence!

PAUL, à part.

Qu'est-ce qu'elle dit donc? J'ai manqué de respect?

DARCY.

Vous osez?...

PAUL.

Monsieur, je...

DARCY.

Soyez plus circonspect,
Ou je vous chasse.

PAUL.

Mais...

DARCY.

Taisez-vous!

(A madame Dorfeuil.)

Je vous quitte;
Mais je reviens bientôt.

PAUL, en s'en allant, à part.

Belle-mère maudite!
J'enrage... Être grondé lorsque l'on a raison!

SCÈNE V.

Mme DORFEUIL, seule.

Oh! je veux mettre l'ordre enfin dans la maison.
De l'oncle Duchemin d'abord je les délivre :
Aux dépens de mon gendre ailleurs il peut bien vi-
Sa présence me pèse, et du logis commun [vre.
Je prétends écarter ce parent importun.
Son utile départ préviendra des orages; [nages.
Car tous ces grands parents sont des trouble-mé-
Grondant, espionnant, difficiles, quinteux,
La discorde les suit : c'est la paix que je veux.
A la fixer ici travaillant sans relâche,
Je prétends m'acquitter de ma pénible tâche,
Et mes enfants, goûtant un bonheur éternel,
De mon séjour chez eux remerciront le ciel.
Voici l'oncle qui vient; commençons notre ouvrage.
A partir de lui-même il faut que je l'engage.

SCÈNE VI.

Mme DORFEUIL, DUCHEMIN.

MADAME DORFEUIL.

Le hasard à propos, monsieur, vous offre à moi;
Je voudrais avec vous causer un peu.

DUCHEMIN.

Sur quoi?

MADAME DORFEUIL.

Monsieur, vous le saurez, si vous voulez m'enten-

DUCHEMIN. [dre

Volontiers : cependant ne pourriez-vous m'appren-
Si cet entretien-là sera long?

MADAME DORFEUIL.

Je ne sais;
Oui... peut-être.

DUCHEMIN, s'asseyant.

En ce cas je m'assieds; commencez.
Parler debout me cause une fatigue extrême,
Et j'aime mieux m'asseoir : veuillez faire de même.

MADAME DORFEUIL, à part.

Il est original.

(Haut.)

Non, je reste debout.

DUCHEMIN.

Ah! si vous l'aimez mieux, restez; chacun son goût.
Je vous attends.

MADAME DORFEUIL.

Monsieur...

(A part.)

C'est délicat.

DUCHEMIN.

Vous dites?..

MADAME DORFEUIL.

Avez-vous réfléchi sur les fâcheuses suites
Que d'un tiers, d'un parent l'incommode séjour
Chez de jeunes époux peut amener un jour?

DUCHEMIN.

Non.

MADAME DORFEUIL.

Ne pensez-vous pas que c'est une imprudence
De venir auprès d'eux fixer sa résidence?
Réduit à se contraindre, ou prompt à les gêner,
C'est se forger des fers, ou bien leur en donner.
Au bout de quelque temps, la paix devient plus rare :
Mécontents l'un de l'autre, enfin on se sépare.

DUCHEMIN.

Je connais vos enfants; vous vous trompez sur eux,
Et de vous posséder ils seront trop heureux
Pour vous donner jamais aucun sujet de plainte :
Là-dessus, croyez-moi, bannissez toute crainte.
A sortir de ces lieux pourquoi déjà songer?
Vous pouvez avec nous demeurer sans danger.

MADAME DORFEUIL.

Avec étonnement, monsieur, je vous écoute.
Vous croyez que de moi je vous parle?

DUCHEMIN.

Sans doute.
De qui donc?

MADAME DORFEUIL.

C'est de vous que je m'occupe ici;
C'est dans votre intérêt que je parle.

DUCHEMIN.

Merci.

MADAME DORFEUIL.

Vous avez, je le sais, de la délicatesse :
Comment avez-vous pu d'un neveu, d'une nièce,
Sans que votre amour-propre en secret ait souffert,

Accepter le logis imprudemment offert?
Gêner autrui n'est pas, je crois, votre méthode :
Mais un tiers, en ménage, est toujours incommode.
Instruit à vos dépens, vous-même, à votre tour,
De cette vérité vous conviendrez un jour.
D'une querelle grave ou d'un débat futile
Croyez-vous demeurer spectateur immobile?
Non : pour juge souvent choisi par les époux,
L'arrêt par vous porté tournera contre vous.
Le raccommodement suivra, selon l'usage;
Et le juge, pour prix de l'arêt le plus sage,
Trouvant contre lui seul les deux époux aigris,
Dans le traité de paix ne sera pas compris :
De-là l'air froid, l'humeur, les paroles piquantes,
Et des valets grossiers les répliques choquantes.
L'esprit le plus tranquille et le plus patient
Pourrait-il supporter ce sort humiliant?
En quittant ce logis, sachez vous y soustraire.
Combien il est plus doux de vivre solitaire!
C'est l'état le plus libre et le plus fortuné :
On ne gêne personne, et l'on est pas gêné.

DUCHEMIN.

Pourquoi donc êtes-vous ici?

MADAME DORFEUIL!

Moi, je suis mère :
Je deviens pour ma fille un guide nécessaire
Dont elle ne saurait se passer un moment :
Notre position diffère entièrement.

DUCHEMIN.

Quoique vous m'annonciez un avenir funeste,
Tout oncle que je suis, en ce logis je reste.
Je m'y trouve à mon aise, et j'y vis sans souci.
J'aime fort mon neveu qui me chérit aussi;
Ma nièce me paraît une très bonne fille;
Vous, vous venez encore augmenter la famille;
Tant mieux : vivons en paix. S'il survient des dé- [bats,
Arrangez-vous sans moi; je ne m'en mêle pas.
Pourquoi donc sur mon sort cette sollicitude
Qui vient à mes vieux jours offrir la solitude?
Pourquoi, sans nul sujet, me tourmenter ainsi?
Est-ce que je me plains, moi, de vous voir ici?
Restez, et qu'en repos chacun de nous y meure.

MADAME DORFEUIL.

Ainsi vous demeurez en ces lieux?

DUCHEMIN.

J'y demeure.

MADAME DORFEUIL.

Vous ne voulez pas voir combien, en mille instants,
Votre présence ici gênera mes enfants?

DUCHEMIN.

Non; ils me le diraient.

MADAME DORFEUIL.

Mais vous rêvez, je pense.
Irait-on faire aux gens pareille confidence?
Ces choses-là, monsieur, ne se disent jamais.

DUCHEMIN.

Pourquoi les dites-vous alors?

MADAME DORFEUIL.

Si je le fais,
C'est par pur intérêt pour vous.

DUCHEMIN.

Je vous rends grace.
Intéressez-vous moins à moi.

MADAME DORFEUIL.

Ce ton me lasse.
Votre dessein, monsieur, est-il de m'irriter?

DUCHEMIN.

Moi, pas du tout... allons, pourquoi vous emporter?
Vous vous ferez du mal.

MADAME DORFEUIL, à part.

Ah! ce sang-froid extrême,
En me déconcertant, me met hors de moi-même.
(Haut.)
Puisqu'à tous mes discours vous n'avez nul égard,
Moi-même je saurai hâter votre départ.
Sur ma fille, monsieur, j'ai du crédit encore;
Elle peut disposer d'un mari qui l'adore.
Ils sentiront qu'ici vous êtes déplacé :
A quitter ce logis vous vous verrez forcé,
Et vous reconnaîtrez alors si je mérite
Les dédains insultants de ce flegme hypocrite,
Sous lequel vous voulez dérober à mes yeux
Le dépit de me voir établie en ces lieux.
Pour la dernière fois monsieur peut-il me dire
S'il veut à mes conseils résister ou souscrire?...
Je ne me plaindrai pas du moins qu'il m'inter- [rompt...
Mais ses yeux sont fermés... il dort... Ah! quel af- [front...
(Criant.)
Monsieur!

DUCHEMIN, s'éveillant.

Hein? qu'est-ce donc?... Mille pardons, [madame,
Mais je m'imaginais entendre encor ma femme.
Je me croyais encor grondé comme autrefois.
Dès que pour quereller on élève la voix,
Je m'endors aussitôt d'une ardeur sans égale :
Suite d'une habitude ancienne et conjugale.

MADAME DORFEUIL.

Ah! je ne puis souffrir qu'on m'outrage à ce point,
Voilà de ces affronts qu'on ne pardonne point.

DUCHEMIN.

Ah ça, qu'avez-vous donc?

SCÈNE VII.

Mme DORFEUIL, DUCHEMIN, GÉRARD.

GÉRARD.

D'où provient ce tumulte,
Et que se passe-t-il?

MADAME DORFEUIL, montrant Duchemin.

C'est monsieur qui m'insulte!

DUCHEMIN.

Que dit-elle donc là l'insulter quand je dors!

MADAME DORFEUIL.

C'est monsieur qui, mettant le comble à tous ses [torts,
Par un calme affecté cherchait à me confondre,
Et feignait de dormir pour ne pas me répondre.

GÉRARD.

Ah! monsieur Duchemin!

DUCHEMIN.

Ma parole d'honneur,
Je ne le feignais pas : je dormais de bon cœur.

MADAME DORFEUIL.

Fort bien : aux actions les propos se conforment.

DUCHEMIN.

Est-ce ma faute, à moi, si vos discours m'endor- [ment.

MADAME DORFEUIL.

C'en est trop ; avec vous je ne puis demeurer.
Que mon gendre prononce ! il saura préférer,
Pour maintenir la paix dont son ame est jalouse,
A l'oncle du mari la mère de l'épouse.
Adieu, monsieur.

SCÈNE VIII.

GÉRARD, DUCHEMIN.

DUCHEMIN.

Vraiment, elle est folle à moitié.
Savez-vous bien pourquoi madame a tant crié ?
C'est que j'ai refusé tout net une requête
Qu'il m'est permis pourtant de trouver malhonnête.
Elle veut que je quitte au plus tôt la maison ;
Moi, j'y veux demeurer : je crois que j'ai raison.

GÉRARD.

Bravo ! voilà déja des traits de belle-mère.
Que disais-je? pourtant je dois être sincère,
Je ne m'attendais pas à voir l'événement
Justifier sitôt mon noir pressentiment.
Entrée hier, la dame aujourd'hui vous querelle !
Je n'avais pas compté sur cet excès de zèle.

DUCHEMIN.

En demeurant ici je dois faire un aveu :
Si mon départ était utile à mon neveu,
Je n'hésiterais pas : il sait bien que je l'aime.
Mais je suis en ces lieux installé par lui-même ;
J'y vis content, sans bruit, de rien ne me mêlant,
Et je ne deviendrai jamais plus turbulent.
On ne change pas trop, lorsque l'on a mon âge.

GÉRARD.

Votre présence ici lui donne de l'ombrage.
Elle craint un obstacle à son autorité,
Et prétend régner seule et sans rivalité.

DUCHEMIN.

Qu'elle règne et me laisse.

SCÈNE IX.

DUCHEMIN, GÉRARD, DARCY.

GÉRARD.

Eh ! viens donc, heureux gendre,
Qui pour ta belle-mère as un amour si tendre ;
Viens me voir, revenu de ma prévention,
Me ranger, tout confus, à ton opinion,
Et te féliciter sur ton bonheur étrange :
Tu me le disais bien, cette femme est un ange.

DARCY.

Que veux-tu dire?

GÉRARD.

Moi? j'admire sa bonté,
Et l'oncle Duchemin surtout en est flatté.
Pour son bonheur futur un zèle ardent l'inspire :
Elle veut de chez toi doucement l'éconduire.

DARCY.

Quoi ! mon oncle, de vous tenter de me priver !

GÉRARD.

Ce n'est rien ; laisse-la, je te prie, achever.
Tu dois de son amour attendre plus encore,
Et ta félicité n'est là qu'à son aurore.

DARCY.

Non ; d'arrêter le mal je saurai me charger :
Mais ce que l'on m'apprend est fait pour m'affliger.
Quand je voudrais livrer mon ame tout entière
Au plaisir de fêter l'épouse qui m'est chère,
D'un devoir aussi doux faut-il être distrait !

GÉRARD.

Pour la fête d'Élise, à propos, tout est prêt?

DARCY.

Oui.

GÉRARD.

C'est bon ; je vais faire une courte visite.
Pour revenir plus tôt, mon ami, je te quitte.

DARCY.

Je t'attends.

GÉRARD, revenant sur ses pas.

Pauvre ami, je te plains à présent.
Aussi, pour éviter le sort peu séduisant
Q'au mari de sa fille une mère destine,
Si je prends femme un jour, j'épouse une orpheline.
(Il sort.)

DUCHEMIN.

De madame Dorfeuil ne va pas t'effrayer :
Crois-moi, songe à ta fête et laisse-la crier.

SCÈNE X.

DARCY, DUCHEMIN, Mme MÉRICOUR, ensuite Mme DORFEUIL.

MADAME MÉRICOUR.

Redoutant qu'un valet, par quelque maladresse,
Ne trahît des secrets où mon cœur s'intéresse,
J'ai préféré, Darcy, dans cette occasion,
Moi-même m'acquitter de la commission.

MADAME DORFEUIL, de loin, à part.

Encore cette femme en ces lieux !

MADAME MÉRICOUR.

Le mystère
A vos tendres projets est surtout nécessaire.

MADAME DORFEUIL, à part.

Que signifie?...

MADAME MÉRICOUR.

Il faut qu'Élise ignore tout.

DARCY.

Ah ! vous êtes charmante.

MADAME DORFEUIL, à part.

Écoutons jusqu'au bout
(Elle entre dans un cabinet.)

MADAME MÉRICOUR, donnant un portrait à Darcy.
Recevez de ma main cette imparfaite image,
Qui d'un fidèle amour va devenir le gage.

DUCHEMIN.
Ce portrait est frappant.

DARCY.
Que de bonté!

DUCHEMIN.
Fort bien.
Ma nièce, j'en suis sûr; ne se doute de rien.
Moi, qui suis très discret, j'ai toujours su me taire.
Défions-nous surtout de notre belle-mère.
De crainte de surprise, allons, séparons-nous.

DARCY, à madame Méricour.
N'allez pas oublier l'heure du rendez-vous.

MADAME MÉRICOUR.
Non; mais je ne veux pas qu'Élise ici me voie.
Je me sauve.

DARCY.
A tantôt.

MADAME MÉRICOUR.
A tantôt... Quelle joie
De tromper votre femme ainsi!

SCÈNE XI.

Mme DORFEUIL, seule, sortant du cabinet.

Dieu! quelle horreur!
Ma fille!... oh! c'est trop fort! j'étouffe de fureur.
Où suis-je?... quel scandale et que viens-je d'en- [tendre!
Je n'aurais jamais pu le croire de mon gendre...
Sitôt!... Et cette femme!... et cet oncle impudent!
De cette affreuse intrigue être le confident!
S'applaudir de garder le secret des coupables!
A son âge tremper dans des complots semblables!...
C'est un fourbe profond : je l'avais bien jugé,
En lui voulant d'ici faire prendre congé.
Mais ma fille! comment la tirer de l'abîme?
Comment?... Ah! la voici, l'innocente victime.

SCÈNE XII.

Mme DORFEUIL, ÉLISE.

MADAME DORFEUIL, prenant Élise entre ses bras.
Ma pauvre enfant, hélas!

ÉLISE.
Ma mère, quel chagrin?...

MADAME DORFEUIL
Je gémis, mon enfant, sur ton triste destin.
A ton âge faut-il te voir sacrifiée,
Toi, si bonne, si douce, à peine mariée,
A qui l'hymen semblait promettre le bonheur!

ÉLISE.
Que veut dire?...

MADAME DORFEUIL.
Mais non; c'est peut-être une erreur.
Mon gendre ne peut pas... Je m'abuse sans doute.
Pourtant j'ai vu, bien vu.

ÉLISE.
Vous m'effrayez.

MADAME DORFEUIL.
Écoute :
Sache avec fermeté porter les coups du sort,
Et faire sur toi-même un courageux effort.
Lorsque ton époux manque à la foi conjugale,
Ne va pas de tes pleurs réjouir ta rivale.

ÉLISE.
Ma rivale!... Achevez.

MADAME DORFEUIL.
Oui, tu dois tout savoir.
Ici même, à l'instant, le hasard m'a fait voir
Madame Méricour près d'un époux volage,
Employant de l'amour le doucereux langage,
Et dans ses mains enfin remettant son portrait.

ÉLISE
Qu'entends-je! se peut-il!

MADAME DORFEUIL.
Leur entretien secret
Avait pour seul témoin cet oncle, leur complice,
Dont je me défiais avec trop de justice.

ÉLISE.
Darcy me frapperait de ce coup imprévu!...
Oh! non, vous vous trompez.

MADAME DORFEUIL.
Je te dis que j'ai vu.
Comment interpréter leur tendre intelligence,
Et le don du portrait, frappant de ressemblance?
Ils ne s'expliquaient point dans un langage obscur;
Je ne me trompe pas : va, mon coup-d'œil est sûr,
Et déja pressentant une intrigue pareille,
J'avais surpris entre eux quelques mots à l'oreille.
Ah! les maris!... Le tien, grand Dieu! sitôt changer!...
Oh! je le gagerais; c'est un goût passager.
Il t'aime dans le fond; cette perfide amie
L'a séduit un moment par sa coquetterie :
Il va te revenir encor plus amoureux...
Mais ses torts envers toi n'en sont pas moins affreux.

ÉLISE.
Qu'ai-je entendu?... Darcy devenir infidèle!
Me tromper!... En effet, oui, je me le rappèle,
Il n'est plus maintenant pour moi ce qu'il était,
Et je le vois rêveur, préoccupé, distrait;
Depuis deux jours surtout il me quitte sans cesse...
Hélas! c'était trop peu de perdre sa tendresse :
Pour me porter encore les plus sensibles coups,
Madame Méricour s'unit à mon époux.
Non, celle qui m'aimait aux jours de notre enfance
Ne peut pas sans remords trahir ma confiance;
Je la plains, et je plains encore plus Darcy :
Il doit souffrir beaucoup en me trompant ainsi.

MADAME DORFEUIL.
A quel point ton bon cœur t'abuse sur leur compte,
Chère enfant! loin d'avoir des remords, de la honte,
Ils semblent s'applaudir de cette trahison.
Sans toi, j'aurais déja quitté cette maison :
Mais je veux déjouer une trame funeste,
Et c'est pour ton bonheur, ma fille, que je reste.
Pourquoi suis-je partie? hélas! oui, tout le mal

Vient, je n'en puis douter, de ce départ fatal.
Tu n'avais près de toi personne pour te dire
Comment près de Darcy tu devais te conduire,
Et peut-être ton cœur s'accuse-t-il tout bas
De quelques graves torts dont tu ne m'instruis pas.
Peut-être t'a-t-il vu souvent le contredire.

ÉLISE.

Non; à tout ce qu'il veut je suis prête à souscrire :
Je me fais une loi de son opinion.

MADAME DORFEUIL.

Tant pis; il faut un peu de contradiction.
La concorde fatigue et devient monotone :
On ennuie un époux à force d'être bonne.
Mais ta coupable amie, ah! je la confondrai;
A mon gendre, en secret, bientôt je parlerai,
Et l'oncle... Le voici, cet oncle que j'abhorre;
Sortons... j'éclaterais; il n'est pas temps encore.
(Elle sort.)

ÉLISE.

Je vous suis... Dieu! quel poids vient oppresser mon [cœur!
Et ce matin encor je croyais au bonheur.

SCÈNE XIII.

ÉLISE, DUCHEMIN.

DUCHEMIN, arrêtant Élise.

Eh bien! qu'avez-vous donc? me fuyez-vous, ma [nièce?

ÉLISE.

Ah! laissez-moi, monsieur.

DUCHEMIN.

Comment? que je vous laisse?
Que vous ai-je donc fait?

ÉLISE.

Vous le savez assez.

DUCHEMIN.

Du tout... Apprenez-moi...

ÉLISE.

De grace, finissez.
Je me retire.

DUCHEMIN.

Mais...

ÉLISE.

Envers moi bien coupable,
Si de quelques remords votre cœur est capable,
Rappelez-vous, monsieur, que le mien vous aimait;
Que ce cœur qui, pour vous, chaque jour exprimait
Le plus profond respect, l'amitié la plus tendre,
A votre trahison ne devait pas s'attendre.

SCÈNE XIV.

DUCHEMIN, ensuite DARCY.

DUCHEMIN.

Tout ce qu'elle m'a dit est pour moi de l'hébreu.
Voilà qui se complique... Ah! c'est toi, mon neveu!
Tu pourras m'éclairer et me dire peut-être
Pourquoi ta femme en moi se plait à voir un traître.
Sais-tu ce que j'ai fait pour mériter ce nom?

DARCY.

Comment?

DUCHEMIN.

Oui, l'on m'accuse ici de trahison.

DARCY.

Qui?

DUCHEMIN.

Ta femme.

DARCY.

Vraiment?

DUCHEMIN.

Oui.

DARCY.

Voilà qui m'étonne.

DUCHEMIN.

Je ne me souviens pas d'avoir trahi personne.
Qu'a-t-elle voulu dire?

DARCY.

Ah! je vois à regret
Que de sa mère encor c'est quelque nouveau trait.

DUCHEMIN.

Oui, cette mère-là va lui tourner la tête.

DARCY.

Constamment occupé des détails de la fête,
Je n'ai pu voir Élise encore un seul moment,
Afin d'en obtenir quelque éclaircissement.
Un entretien pourtant me serait bien utile.

SCÈNE XV.

DARCY, DUCHEMIN, PAUL.

PAUL.

Monsieur, vos conviés arrivent à la file.

DARCY.

Je vais les recevoir.

MADAME DORFEUIL, en dehors.

Impertinent valet!

DARCY.

Qui cause donc ce bruit, Paul?

PAUL.

Eh mais, s'il vous plait,
C'est madame Dorfeuil qui, rouge de colère,
A toute la maison a déclaré la guerre.
Elle avait commencé par moi; mais son courroux,
Croissant de plus en plus, s'exhale contre tous.
Elle nous fait subir mille interrogatoires,
Ote, en grondant, la clef de toutes les armoires,
Et veut de la maison nous faire renvoyer.
C'est un plaisir, vraiment, de l'entendre crier.
Les voisines déjà, toutes scandalisées,
Pour mieux jouir du bruit, se mettent aux croisées.
(A part.)
La voici; je m'enfuis : c'est assez pour un jour;
Laissons-la quereller monsieur : chacun son tour.

SCÈNE XVI.

DARCY, DUCHEMIN, Mme DORFEUIL.

MADAME DORFEUIL.

Quel désordre, bon Dieu! Quels valets sont les vô- [tres!

La paresse des uns, l'insolence des autres,
Tout dans cette maison excite justement,
Mon gendre, les éclats de mon ressentiment;
Et certes, vous devez partager ma colère :
On manque de respect à votre belle-mère.

DARCY.

Madame, pardonnez; mais ne pourrai-je enfin
Savoir comme il se fait que, depuis ce matin,
La discorde paraisse élire domicile
Dans ce logis, hier encore si tranquille?
Daignez me l'expliquer : un pareil changement
A droit, vous l'avoûrez, à mon étonnement.
Le respect me défend d'en dire davantage.

MADAME DORFEUIL.

Vous m'étonnez aussi, monsieur, par ce langage,
Et je devais peut-être en attendre un plus doux,
Quand je travaille à mettre enfin l'ordre chez vous.

DARCY.

Oui; mais cet ordre-là, madame, m'épouvante:
Le désordre vaut mieux, et moi, je m'en contente.

MADAME DORFEUIL.

De mon zèle pour vous vous blâmez les élans?
Vous osez soutenir des valets insolents!

DARCY.

Je ne les soutiens point; votre zèle est très rare;
Je suis, si vous voulez, un homme fort bizarre;
Mais de la paix chez moi j'ai toujours fait grand cas;
Je l'avais: maintenant pourquoi ne l'ai-je pas?

MADAME DORFEUIL.

Ah! j'entends : mon aspect commence à vous dé-[plaire.

DARCY.

Je ne dis pas cela.

MADAME DORFEUIL.

Dites-vous le contraire?

DARCY.

Je dis... que j'aime fort chez moi vivre en repos.

MADAME DORFEUIL.

Mais pensez-vous, monsieur, qu'il serait à propos
Que je vous délivrasse enfin de ma présence?...
Vous ne répondez pas... J'entends votre silence.
Mais vous serez trompé dans votre aimable vœu,
D'un oncle si perfide ô trop digne neveu!

DUCHEMIN.

Ah! bon; voilà mon tour.

MADAME DORFEUIL.

Ma fille infortunée
Ne sera point par moi trahie, abandonnée;
Près d'elle, en ce logis, je resterai toujours.
Hélas! je suis à temps venue à son secours.
Quelle eût été pourtant sa destinée affreuse!
La pauvre enfant, sans moi, se trouvait bien heu-[reuse;
Mais me voilà, messieurs; j'ai su vous démasquer.

DUCHEMIN.

Cela n'est pas fort clair.

DARCY.

Veuillez vous expliquer;
Car je ne comprends rien à ce nouveau mystère.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, ÉLISE.

MADAME DORFEUIL.

De son amour pour toi l'on veut punir ta mère,
Ma fille, et ton mari, contre moi furieux,
Prétend, sans nul égard, me chasser de ces lieux.

DARCY.

Qui, moi? je n'ai pas dit...

ÉLISE.

Monsieur, je vous conjure
De ne point ajouter une nouvelle injure
Aux outrages cruels que, sans les mériter,
Je me trouve aujourd'hui réduite à supporter.
D'une épouse sitôt trahie et délaissée
Que la mère par vous ne soit point offensée.

DARCY.

Élise, que dis-tu? moi, te trahir, jamais!
Peux-tu croire?...

MADAME DORFEUIL.

Fort bien; niez tous vos forfaits.
Nous n'en attendons pas ici la confidence :
Mais d'un oncle chéri l'excessive prudence
N'a pu les dérober à mes regards perçants.

DUCHEMIN.

Encore moi!

DARCY, à part.

Je crois qu'elle a perdu le sens.

MADAME DORFEUIL, à Duchemin.

Vieillard pervers, c'est vous, vous sur-tout que [j'accuse.

DUCHEMIN.

Moi?

MADAME DORFEUIL.

Vous, qui paraissant étranger à la ruse,
Sous les dehors trompeurs de la simplicité,
Cachez un cœur affreux par le vice gâté.
Mon gendre est bon, sincère; il adorait sa femme :
Vous l'aurez entraîné dans quelque piége infâme,
Affreux machinateur!

DARCY.

Je ne vous comprends pas.

ÉLISE.

Ma mère, calmez-vous.

DUCHEMIN.

C'est du galimatias.

MADAME DORFEUIL, à Duchemin.

N'êtes-vous pas honteux de jouer, à votre âge,
Dans une telle intrigue, un pareil personnage?
Est-ce ainsi qu'un vieillard, un oncle doit agir?
Aider le vice, fi! vous devriez rougir.

DUCHEMIN.

Je voudrais de mon crime être informé d'avance:
Car je ne puis vraiment rougir de confiance.

DARCY.

Plus clairement enfin, madame expliquez-vous.

MADAME DORFEUIL.

Quelle audace!... ah! ma fille, avec qui sommes-[nous!...
Dans quel moment encor la trahison s'apprête!
Le jour de mon retour et celui de ta fête.

DARCY, à part.
Cette indiscrétion encore lui manquait.
DUCHEMIN, à part.
Des femmes la fureur redouble le caquet.
ÉLISE.
Ma fête?
MADAME DORFEUIL.
Oui, c'est ta fête, oui, je te le répète :
C'est les larmes aux yeux que je te la souhaite.
Tandis qu'on s'occupait de criminels projets,
Chère enfant, en ces lieux moi seule j'y songeais.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, GÉRARD, Mme MÉRICOUR.

GÉRARD, à Darcy.
Exact au rendez-vous, je t'amène madame.
ÉLISE.
Madame Méricour! ô ciel!
MADAME DORFEUIL.
Fuis cette femme.
Son odieux aspect te fait mal, je le voi;
Ah! viens, pour l'éviter, t'enfermer avec moi.
ÉLISE.
Non, le trouble où je suis ne saurait se dépeindre.
MADAME DORFEUIL, l'emmenant.
O ma fille, sans moi que tu serais à plaindre!
(Elles sortent.)
DARCY.
Je ne sais que penser... ah! grand Dieu! quels éclats!
Pour m'éclaircir de tout je dois suivre leurs pas.
Madame, mes amis, pardonnez, je vous prie.

SCÈNE XIX.

GÉRARD, Mme MÉRICOUR, DUCHEMIN.

MADAME MÉRICOUR, à Gérard.
Quel est donc le sujet de cette brouillerie?
GÉRARD.
(A Duchemin.)
Je n'en sais rien; et vous, le savez-vous?
DUCHEMIN.
Moi? non,
Ni mon neveu non plus.
GÉRARD.
N'avais-je pas raison?
Mes présages sont vrais, et ce nouvel orage
De madame Dorfeuil est encore l'ouvrage.
DUCHEMIN.
Vous l'avez dit.
GÉRARD.
Partout je reconnais sa main.
Elle devait attendre au moins jusqu'à demain.
Par ses soins maternels notre fête est troublée.
MADAME MÉRICOUR.
Mais Élise!... pourquoi fuir ainsi désolée?
Heureuse ce matin, quel soudain changement!

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, PAUL.

PAUL.
Je viens vous annoncer un autre événement.
GÉRARD.
Qu'est-ce encor?
PAUL.
Tout le monde avec impatience
De Madame, au salon, attendait la présence.
Un improvisateur, pour la fête venu,
Sitôt qu'elle entrerait, sur un air très connu,
Devait improviser, pour cette circonstance,
Quelques jolis couplets qu'il fredonnait d'avance.
Elle entre avec sa mère, et notre homme soudain
Entonne à pleine voix l'air du chœur de Robin :
« Amis diligents, nous... » Mais notre belle-mère,
Interrompant son chant d'un ton plein de colère :
Il s'agit bien ici, dit-elle, de chanson!
Elle et sa fille en pleurs traversent le salon,
Et l'improvisateur, que cela déconcerte,
Reste le bras en l'air et la bouche entr'ouverte.
Il avait l'air tout sot.
DUCHEMIN.
Parbleu, je le crois bien;
Il était comme nous, il n'y comprenait rien.
PAUL.
La société reste un moment interdite.
L'air troublé, furieux, Monsieur paraît ensuite,
Et sans dire un seul mot, sans jeter un coup-d'œil,
Il court après sa femme et madame Dorfeuil.
Vous jugez du scandale : on chuchotte, on murmure;
On quitte le salon; on remonte en voiture,
Et l'improvisateur s'en va, tout en courroux,
Improviser ailleurs les couplets faits pour nous.
GÉRARD, à madame Méricour.
Dans ces tristes débats qui troublent un ménage,
Un étranger toujours joue un sot personnage.
Partons; ne revenons, croyez-moi, dans ce lieu
Que quand la belle-mère aura jeté son feu.
MADAME MÉRICOUR.
Allons... mais ce désordre est extraordinaire.
GÉRARD.
Non : dans cette maison loge une belle-mère.

SCÈNE XXI.

DUCHEMIN, PAUL.

PAUL.
Eh bien, la fête est gaie.
DUCHEMIN.
Oui.
PAUL.
Quel accord touchant!
Avez-vous vu jamais un esprit plus méchant?
Nous tourmenter ainsi, crier, gronder sans cause!
DUCHEMIN.
Bah!... ma femme, mon cher!... c'était bien autre chose.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

GÉRARD, PAUL.

GÉRARD.

Je te trouve à propos.

PAUL.

C'est vous, monsieur Gérard ?

GÉRARD.

Oui, Paul, je viens savoir si, depuis mon départ,
La concorde chez vous est enfin rétablie.

PAUL.

Bon! comment voulez-vous qu'on se réconcilie,
Et que dans la maison les choses aillent mieux?
Celle qui brouille tout est toujours en ces lieux.

GÉRARD.

Tout me semble pourtant dans une paix profonde.

PAUL.

Ah! c'est qu'après avoir querellé tout le monde,
Dans son appartement elle a fui comme un trait,
Entraînant dans ses bras sa fille qui pleurait.
Sur elle à double tour elle a fermé la porte.
C'est en vain que Monsieur sonne, prie et s'emporte
Pour obtenir au moins un moment d'entretien :
Sourd au fracas qu'il fait, on ne lui répond rien.
Ah ! si vous le voyiez! la fureur le domine ;
Contre la belle-mère il tempête, il fulmine.

GÉRARD.

Allons, c'est quelque chose... et l'oncle Duchemin?

PAUL.

De la salle à manger il a pris le chemin.
Le cher oncle est réglé : qu'on gronde, rie ou pleure,
Il faut que tous les jours il dîne à la même heure.
Il est encore à table, et, tranquille à l'écart,
Du festin de la fête il mange seul sa part.

GÉRARD.

Je veux troubler un peu ce repas solitaire.
Va vite de ce pas chercher la belle-mère;
Dis-lui que Duchemin demande à lui parler :
Elle quittera tout pour l'aller quereller.

PAUL.

C'est contre lui surtout que la fureur l'anime.

GÉRARD.

Bon ! tandis qu'il sera sa tranquille victime,
Obtiens que, sans tarder, Élise vienne ici;
Mais d'abord hâte-toi de m'envoyer Darcy.
Je veux absolument terminer leur querelle.

PAUL.

Je vais, pour vous servir, joindre l'adresse au zèle.
Mais, si l'on veut qu'ici la paix puisse durer,
De notre belle-mère il faut nous délivrer.
Point de salut pour nous sans cela.

SCÈNE II.

GÉRARD, seul.

Comment faire?
Il dit vrai; son départ est un point nécessaire.
Pour atteindre ce but, quels moyens employer?
A ce mot elle va d'abord se récrier.
Le projet est hardi... mais il faut qu'on le tente;
A quitter ce logis il faut qu'elle consente,
Et de troubles nouveaux nos époux préservés,
Retrouveront la paix dont on les a privés.
Oui, c'est un couple fait pour s'aimer, pour s'entendre.

SCÈNE III.

GÉRARD, DARCY.

GÉRARD.

Eh bien ! mon cher Darcy, que vient-on de m'appren-
Ta femme et toi, toujours brouillés? [dre?

DARCY.

Oui.

GÉRARD.

Mais pourquoi?

DARCY.

Je ne sais... tu me vois furieux.

GÉRARD.

Calme-toi.

DARCY.

Le puis-je, en me voyant outrager de la sorte?

GÉRARD.

Ta belle-mère seule a tout fait.

DARCY.

Que m'importe?
Élise n'en est pas moins coupable à mes yeux.
Ai-je donc mérité cet éclat odieux?
Elle connaît mon cœur et sait que je l'adore,
Que j'en fais mon bonheur; et si (ce que j'ignore)
Des rapports mensongers l'aigrissent contre moi,
A-t-elle dû les croire et douter de ma foi?
Ce qui se passe ici n'est-il pas trop bizarre?
Une mère en fureur d'Élise me sépare;
Je suis un criminel, on m'accuse, on me fuit,
Et de mon crime encor je ne suis pas instruit!

GÉRARD.

Ta belle-mère seule...

DARCY.

Et, pour troubler ma peine,
Dans quel moment éclate une pareille scène!
C'est devant des parents, des amis invités.
Les voilà contre moi maintenant irrités!
Ils publieront partout mes débats domestiques,
Et je vais essuyer mille traits satiriques.
Élise!

SCÈNE IV.

DARCY, GÉRARD, ÉLISE.

ÉLISE, à Gérard.

Je me rends à vos vœux ; mais pardon :
J'ai cru vous trouver seul.

GÉRARD.

Restez, madame.

ÉLISE.

Non ;
Laissez-moi fuir, monsieur; souffrez que je vous [quitte.

GÉRARD.

Entendez-le d'abord, vous le fuirez ensuite.

ÉLISE.

Je reste... pour vous seul.

GÉRARD.

Je veux, en bon ami,
Terminer des débats dont mon cœur a gémi.
Répondez, quelle cause ici les a fait naître?
Oui, ce titre d'ami m'autorise peut-être
A me mêler un peu des secrets du logis:
Vous ne m'en voudrez pas; c'est pour vous que j'agis.

ÉLISE.

Eh mais, monsieur a dû vous instruire...

GÉRARD.

Il me jure
Qu'il ne sait rien du tout.

DARCY.

Non, certes.

ÉLISE.

J'étais sûre
Que monsieur, renonçant à se justifier,
Feindrait d'ignorer tout, ou saurait tout nier.

DARCY.

Nier?... Mais que faut-il, madame, que je nie?
Sans doute on m'a noirci par quelque calomnie.
Que je sache du moins, pour vous désabuser,
De quel crime si grand on a pu m'accuser.

ÉLISE.

Ce langage est, monsieur, une insulte nouvelle.
Et que voulez-vous donc qu'ici je vous révèle?
Ce que vous avez fait, vous le savez trop bien.

GERARD.

Oui, vous avez raison; mais moi, je n'en sais rien,
Et, si vous persistez à tenir ce langage,
Je n'en pourrai jamais apprendre davantage.

DARCY.

Je devine la main qui me porte ces coups;
Je sais quel ennemi vient se mettre entre nous,
Et madame Dorfeuil...

ÉLISE.

Ah! respectez ma mère!
Il est vrai, sur vos torts c'est elle qui m'éclaire,
Et guérie à jamais d'une bien douce erreur,
Je lui dois de connaître à présent votre cœur.
En dessillant mes yeux, la vérité m'accable.
Il m'en coûte beaucoup de vous croire coupable,
De renoncer sitôt à vous, à votre amour,
Qui n'eût pas dû finir, qui n'a duré qu'un jour,
A ces plans de bonheur que je formais d'avance :
Mais je ne puis, hélas! repousser l'évidence ;
L'amour et l'amitié m'ont trahie à-la-fois.
Ah! comment en douter! Je le sais, je le vois;
Et ce don que vous fit une amie infidèle,
Ce portrait qu'aujourd'hui vous avez reçu d'elle,
Ce gage d'un amour si tendre, si soudain,
Est de votre inconstance un garant trop certain.

DARCY.

Comment? que dites-vous?

ÉLISE.

Je dis qu'une rivale,
Madame Méricour, tantôt, dans cette salle,
Vous fit don d'un portrait.

DARCY.

Il est vrai, j'en convien.

ÉLISE.

Eh bien?

DARCY.

Mais ce n'est pas son portrait; c'est le mien.

ÉLISE.

Ciel! le vôtre!

DARCY.

A servir ses amis toujours prête,
Madame Méricour le fit pour votre fête,
Et sans l'orage affreux dans ces lieux excité,
Madame Méricour vous l'aurait présenté.

ÉLISE, à Gérard.

Ah! monsieur, dois-je croire à ce qu'il vient de dire?

DARCY, lui montrant le portrait.

Non, non, ne m'en crois pas; regarde.

ÉLISE.

Je respire.
Sur ton cœur, cher Darcy, combien je m'abusais!
Tu t'occupais de moi, lorsque je t'accusais.
Me pardonneras-tu mon injuste colère?

DARCY.

L'amour seul la causa : la source m'en est chère.

ÉLISE.

Ah! mon ami, comment expier mon erreur?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, Mme DORFEUIL.

MADAME DORFEUIL.

Eh quoi! ma fille ici, près d'un mari trompeur!

ÉLISE.

Non, Darcy ne l'est point.

MADAME DORFEUIL.

Comment, que veux-tu dire?
A te désabuser rien n'a donc pu suffire,
Et ce fatal portrait, ici même donné,
Que j'ai vu...

ÉLISE.

Ce portrait!... il m'était destiné;
C'est celui de Darcy qui pour moi le fit peindre.
De son amour constant je n'avais rien à craindre.

Sous vos yeux, de ma fête, ici même, aujourd'hui,
Madame Méricour s'occupait avec lui.

MADAME DORFEUIL.

La preuve de cela? dites.

ÉLISE.

Le portrait même.
(Elle le montre à madame Dorfeuil.)

MADAME DORFEUIL.

Je me serais trompée!... ah! ma joie est extrême.
Mon gendre, embrassez-moi; veuillez me pardonner
D'avoir injustement osé vous soupçonner.
De vous voir innocent, d'honneur, je suis ravie.
Allons, faisons la paix, et pour toute la vie.

DARCY, bas à Gérard.

Dans le fond elle est bonne.

GÉRARD, bas.

Excellente en effet.

MADAME DORFEUIL.

Tout le mal cependant, c'est vous qui l'avez fait;
Je vous connais; je sais que vous êtes sincère;
Mais d'autres trouveraient fort extraordinaire
Qu'une femme jolie et coquette, en secret,
D'un homme jeune, aimable, entreprît le portrait.
Cela suppose enfin plus d'un doux tête-à-tête,
Et d'autres blâmeraient de tels apprêts de fête.
Votre femme aurait tort d'accuser votre cœur;
Mais elle le pourrait peut-être à la rigueur.

DARCY.

Non, je la connais trop pour l'en croire capable.

ÉLISE.

Je ne croirai jamais que Darcy soit coupable.
Mais j'ose le trouver envers vous trop discret:
N'eût-il pas dû vous mettre aussi dans le secret?

MADAME DORFEUIL.

Ma fille, que veut dire une pareille plainte,
Et pourquoi réveiller une querelle éteinte?
Que faites-vous? ô ciel!... Élise, gardez-vous
De vous abandonner à des soupçons jaloux.
Ah! si la jalousie ici trouvait entrée,
A des troubles sans fin votre maison livrée
Deviendrait un séjour odieux à tous deux;
Et, pour me dérober à ce spectacle affreux,
Je vous fuirais.

DARCY.

Pourtant vous auriez tort peut-être
De blâmer des soupçons que vous auriez fait naître.

MADAME DORFEUIL.

Je les aurais fait naître! et de quelle façon?

DARCY.

Par des réflexions faites d'un certain ton,
Plus perfides cent fois, s'il faut que je le dise,
Qu'une accusation bien franche et bien précise.

MADAME DORFEUIL.

Ah! mes réflexions vous blessent? c'est cruel.
Vous vouliez m'imposer un silence éternel?
Vous n'y parviendrez pas.

GÉRARD, à part.

Ce serait impossible.

MADAME DORFEUIL.

Ma fille avait raison; à mon affront sensible,
D'un silence équivoque elle a dû s'indigner;
Et moi, mon cœur trop bon voulait vous épargner!
Pourquoi ne pas m'admettre à votre confidence?

DARCY.

Ce n'était de ma part qu'un excès de prudence.
Je craignais...

MADAME DORFEUIL.

Vous craigniez mon indiscrétion?
Je dois vous savoir gré de la précaution.
Pour moi, convenez-en, elle était obligeante:
Ainsi vous me jugez bavarde, inconséquente.

DARCY.

Madame, permettez que je parle.

MADAME DORFEUIL.

A quoi bon?
Vous ne pouvez donner de meilleure raison,
Trop heureux qu'on vous croie, et que l'on vous [pardonne!

DARCY, à part.

Une querelle encor!

GÉRARD, bas.

Dans le fond elle est bonne.

MADAME DORFEUIL.

Loin de moi le dessein de rien envenimer!
Mais des esprits méchants auraient pu présumer
Que ce don, qui nous cause une aimable surprise,
N'était peut-être pas destiné pour Élise,
Et qu'enfin ce portrait n'est pas celui qu'ici
Madame Méricour remettait à Darcy.

GÉRARD, à part.

C'est encor mieux, ceci.

DARCY.

Ciel! quel nouvel outrage!

ÉLISE

Oh! vous allez trop loin, ma mère....

MADAME DORFEUIL.

Quel langage!
Unissez-vous à lui pour oser me blâmer.
Vous êtes des ingrats; mais moi, je sais aimer,
Et sans m'inquiéter de votre ingratitude,
Du bonheur de tous deux faisant ma seule étude,
Je saurai tout braver, plaintes, larmes, courroux:
Je veux vous rendre heureux, même en dépit de vous.

SCÈNE VI.

DARCY, ÉLISE, GÉRARD.

DARCY.

Pour le coup, c'est trop fort.

GÉRARD.

Tu vois, rien ne l'arrête.
Que dis-tu maintenant du bonheur qu'on t'apprête?
Quelle femme!... avec vous conservez-la long-temps:
Il est si doux chez soi d'avoir de bons parens!

DARCY.

Mon cœur qu'avec plaisir elle irrite, elle blesse,
Peut-il garder pour elle encor quelque tendresse?
Divisés par ses soins, on s'explique, on s'entend:
Elle ne fait ici que paraître un instant,
Et comme si la paix fuyait à son approche,

Mon Élise m'adresse un injuste reproche.
Juge combien il dût être cruel pour moi,
Puisque c'est le premier que j'ai reçu de toi.
Je dois haïr ta mère; elle seule en est cause.

ÉLISE.

J'avais tort, je le sens, mon ami; mais je n'ose
Te demander encore un généreux pardon.

DARCY.

Ton cœur, n'est-il pas vrai, ne garde aucun soupçon?

ÉLISE.

Non.

GÉRARD.

D'une belle-mère ô magique influence!
Voyez, on est toujours d'accord... en son absence.

SCÈNE VII.

Les Précédents, DUCHEMIN.

GÉRARD.

Eh! d'où venez-vous donc?

DUCHEMIN.

De la salle à manger,
Où madame Dorfeuil, pour me faire enrager,
M'a fait tantôt encore une scène effroyable.

GÉRARD.

Quoi! même quereller les gens qui sont à table!
Elle vous a peut-être empêché de dîner?

DUCHEMIN.

Oh! non, vous le savez, rien ne peut m'étonner.
La laissant à grand cris évaporer sa bile,
Je ne l'écoutais pas et je dînais tranquille.

SCÈNE VIII.

Les Précédents, PAUL.

(Duchemin s'assied pendant cette scène.)

DARCY.

C'est toi, Paul; que veux-tu?

PAUL.

J'en suis bien affligé;
Mais je vous viens, Monsieur, demander mon congé.

DARCY.

Pourquoi cela?

PAUL.

Le bruit a pour moi peu de charme,
Et dans votre maison c'est un nouveau vacarme.
Oui, madame Dorfeuil...

DARCY.

Encore!

PAUL.

Avec bonté
Par votre père et vous je fus toujours traité.
Des injures, Monsieur, je n'ai pas l'habitude,
Et cet apprentissage, à mon âge, est trop rude.
Je viens de recevoir l'affront le plus complet!...
Elle m'a devant tous appelé vieux valet.
Je suis vieux; mais enfin chacun a sa faiblesse.
Je n'aime pas me voir reprocher ma vieillesse,
Et ce n'est pas ma faute, à moi, si je suis vieux.
Mais les autres, ma foi, sont traités encor mieux.
Ils n'ont vu de leurs jours, je crois pareille fête;
On n'entend que ces mots: fripon, paresseux, bête.
Aussi tous m'ont chargé, comme le plus ancien,
De venir demander leur compte avec le mien.
Ils veulent aujourd'hui quitter votre demeure.

DARCY.

Il suffit, laisse-nous, et reviens tout-à-l'heure.

PAUL, en s'en allant.

Vieux valet!

SCÈNE IX.

DARCY, GÉRARD, DUCHEMIN, ÉLISE.

DARCY.

Elle n'est en ces lieux que d'hier,
Et déja ma maison est changée en enfer!

GÉRARD.

Croyais-tu par hasard, dans ton erreur grossière,
Trouver le paradis près d'une belle mère?
De votre autorité tous les deux dépouillés,
A chaque instant du jour blessés, humiliés,
Divisés entre vous, ou brouillés avec elle,
Vous aurez en ces lieux une guerre éternelle.
Préférerez-vous donc un tel sort au bonheur
Dont ce matin encor vous goûtiez la douceur?
Si vous berçant d'espoir et d'illusions folles,
Vous vous laissez séduire à de douces paroles,
Vos yeux à tous momens verront s'évanouir
Ce bonheur desiré dont vous croirez jouir.
Toujours nouveaux débats suivis de paix nouvelles,
Un calme passager et de longues querelles,
Voilà votre avenir. Les racommodements
Perdent bien de leur charme à devenir fréquents.
Moi, je les aime assez, mais c'est quand ils sont rares,
Et je fais peu de cas de ces amis bizarres,
Toujours brouillés, et prêts, dans leur étrange accord,
A se raccommoder pour se brouiller encor.
Que la raison tous deux à la fin vous éclaire,
Et prenez un parti cruel, mais nécessaire.
Que votre mère quitte au plus tôt la maison:
C'est là le seul remède.

DARCY.

Oui, Gérard a raison.
Ce que nous disons là, mon Élise, t'afflige:
Pardonne, à ce parti tout ici nous oblige.

GÉRARD.

Sans doute; ferez-vous, par amour filial,
D'une maison tranquille un séjour infernal?

ÉLISE.

Ah! je songe au chagrin que nous allons lui faire.

DARCY.

Mais comment amener un départ volontaire?

GÉRARD.

Il faut qu'un de vous deux se charge de ce soin,
Et dans un entretien l'y prépare de loin.

ÉLISE.

Ce ne sera pas moi.

DARCY.

Ni moi non plus,

GÉRARD.

Courage!
Je ne puis m'en mêler pourtant, et c'est dommage:
Car il faudrait ici pour négociateur
Quelque esprit ferme à qui le bruit ne fit pas peur.

DUCHEMIN, se levant

Me voilà.

DARCY.

Quoi! vous-même affrontant sa furie?...

DUCHEMIN.

Oh! moi, je n'ai pas peur d'une femme qui crie.

GÉRARD.

D'un message pareil Monsieur peut se charger,
Et l'oncle de Darcy n'est pas un étranger.
Son titre est d'un grand poids dans cette circonstance,
Et ce sera traiter de puissance à puissance.

DUCHEMIN.

Acceptez-vous mon offre?

DARCY.

Ah! quel remercîment!

ÉLISE.

Il faudra lui parler avec ménagement.

DARCY.

Sans doute, avec douceur vous lui ferez comprendre...

DUCHEMIN.

Laissez donc ; je sais bien comment il faut m'y pren-[dre.

GÉRARD.

La voici justement.

ÉLISE.

Je tremble!

DARCY.

Je m'en fuis.
Que mon oncle lui parle à l'instant.

ÉLISE.

Je te suis

GÉRARD.

(A Duchemin.)

Moi, je vous accompagne. A vous.

DUCHEMIN.

Soyez tranquille.

SCÈNE X.

DUCHEMIN, Mme DORFEUIL.

MADAME DORFEUIL, à part.

Que peut signifier cette fuite incivile?
Ma fille et son mari voudraient-ils m'éviter?
Sachons...

DUCHEMIN, l'arrêtant.

Pardon si j'ose ici vous arrêter.
J'aurais à vous parler d'une petite affaire.

MADAME DORFEUIL.

Qui, vous?

DUCHEMIN.

Moi.

MADAME DORFEUIL.

Qu'est-ce donc?

DUCHEMIN.

Je crains de vous déplaire,
Et j'en serais fâché, car... je dois l'avouer...
(A part.)
Vous me semblez charmante... Il faut l'amadouer.
(Haut.)
Et malgré la rigueur de mon cruel message...
Il m'est doux, puisqu'enfin je lui dois l'avantage...
De pouvoir avec vous avoir un entretien.
(A part.)
Hé! ce que j'ai dit là me paraît assez bien.

MADAME DORFEUIL.

Enfin que voulez-vous?

DUCHEMIN.

Une grâce.

MADAME DORFEUIL.

Laquelle?
Achevez.

DUCHEMIN.

Oh! mon Dieu, c'est une bagatelle,
Et vous auriez vraiment grand tort de refuser.
On m'a chargé...

MADAME DORFEUIL.

De quoi?

DUCHEMIN.

Mais... de vous proposer
(Bien entendu pourtant que cela vous arrange)
De quitter ce logis tout au plutôt.

MADAME DORFEUIL.

Qu'entends-je?
Vous osez?...

DUCHEMIN.

Permettez, parlons avec sang-froid.
Vous êtes, dans le fond, meilleure qu'on ne croit,
J'en suis persuadé : mais franchement, peut-être
Vous ne le laissez pas assez souvent paraître.
Vous criez, vous grondez; moi, cela m'est égal;
Je suis fait dès long-temps à ce bruit infernal,
Et je puis tout braver, grâce à mon mariage :
Mais tout le monde enfin n'a pas cet avantage,
Et de tout ce fracas, de ces emportements
Vos enfants ne pourraient s'accommoder long-temps.
Ils en ont même assez, et soit dit sans malice,
En sortant de chez eux, vous leur rendrez service.
Vous savez ce qu'ici vous me disiez, à moi :
On est bien plus heureux quand on vit seul chez soi.
Eh bien! ce bonheur-là qui n'a rien qui me plaise,
Vous pourrez désormais le goûter à votre aise.

MADAME DORFEUIL.

Avez-vous terminé votre éloquent discours?

DUCHEMIN.

Éloquent?... j'ai parlé sans user de détours ;
C'est tout. Qu'en direz-vous?

MADAME DORFEUIL.

J'admire votre audace.
Ainsi de la maison c'est Monsieur qui me chasse.

DUCHEMIN.

Point du tout. Vos enfans ici m'ont proposé...

MADAME DORFEUIL.

Vous figurez-vous donc qu'il soit si malaisé,

Monsieur, de deviner d'où part ce coup perfide?
Vous seul de mes enfants voulez être le guide :
D'une mère en ces lieux la présence vous nuit,
Et c'est vous qui soufflez à mon gendre séduit
De mon prochain exil l'odieuse pensée,
Pour usurper mes droits après m'avoir chassée.

DUCHEMIN.

Allons, vous m'appelliez tantôt machinateur;
Me voilà maintenant traité d'usurpateur,
Et je ne suis ni l'un ni l'autre, je vous jure.

MADAME DORFEUIL.

Ah! je vous connais trop.

DUCHEMIN.

Soit, mais il faut conclure.
Je dois de vos projets rendre compte au plus tôt.
Vous restez, n'est-ce pas? c'est votre dernier mot?

MADAME DORFEUIL.

Oui, Monsieur, malgré vous je reste.

DUCHEMIN.

A la bonne heure.
Je ne m'en mêle plus.

SCÈNE XI.

Mme DORFEUIL, DUCHEMIN, GÉRARD.

GÉRARD, bas à Duchemin.

Eh bien?

DUCHEMIN, bas.

Elle demeure.

GÉRARD, à part.

Diable!

MADAME DORFEUIL, à Gérard.

Savez-vous bien que monsieur est chargé
De me signifier un insolent congé?
Il dit que mes enfants sont las de ma présence:
De mon amour pour eux voilà la récompense!
Me chasser sans égards, moi, qui de mon cousin,
Pour rester avec eux, ai refusé la main!

GÉRARD.

Vous, madame?

MADAME DORFEUIL.

Oui, monsieur... le meilleur caractère!
Voulant tout ce qu'on veut.

DUCHEMIN, à part.

C'était bien son affaire.

MADAME DORFEUIL.

Ajoutez à cela qu'il est riche, et son bien,
En m'unissant à lui, fût devenu le mien.

GÉRARD.

(A part.) (Haut.)
Quelle idée! A ses vœux pourquoi ne pas vous ren- [dre?

MADAME DORFEUIL.

J'ai tout quitté, monsieur, pour ma fille et mon [gendre.

GÉRARD.

Ce mari-là pour vous était un vrai trésor...
Et cet hymen peut-il se renouer encor?

MADAME DORFEUIL.

Il ne tiendrait qu'à moi.

GÉRARD.

Vous croyez?

MADAME DORFEUIL.

J'en suis sûre.

GÉRARD.

Écoutez : vos enfants vous ont fait une injure ;
Ils osent vous chasser... Il vous faut, sans délais,
Vous venger, les punir.

MADAME DORFEUIL.

Et comment?

GÉRARD.

Quittez-les.

MADAME DORFEUIL.

Quoi!

GÉRARD.

Mais en les quittant, prouvez-leur qu'une mère
Aime encor ses enfants jusque dans sa colère.
Par l'hymen du cousin, sachez leur assurer
Un bien dont les valets auraient pu s'emparer.
Voyez combien mon plan réunit d'avantages :
Vous les enrichissez, vous vengez vos outrages,
Vous faites le bonheur d'un honnête vieillard.

DUCHEMIN, à part.

Ah! le pauvre cousin!... qu'a-il fait à Gérard?

GÉRARD.

Et vous hésiteriez! Montrez du caractère :
Ils vous regretteront tôt ou tard.

MADAME DORFEUIL.

Je l'espère.
Ce sera ma vengeance... Oui, vous avez raison,
Et je dois, je le sens, quitter cette maison.
En ces lieux, contre moi tout le monde se ligue ;
Et graces à monsieur qui mène cette intrigue,
Des enfants trop ingrats m'osent congédier :
Vous seul enfin ici savez m'apprécier.

SCÈNE XII.

Les Précédents, DARCY, ÉLISE.

DARCY, bas à Duchemin.

Consent-elle, mon oncle?

MADAME DORFEUIL, apercevant ses enfants.

Ah! de notre entrevue
Vous brûlez tous les deux de connaître l'issue?

ÉLISE.

Ma mère!...

MADAME DORFEUIL.

Eh bien! je pars; recevez mes adieux.
Pour me remarier j'abandonne ces lieux.

DARCY, à Duchemin.

A qui donc?

DUCHEMIN.

Pas à moi

MADAME DORFEUIL.

Si comme une étrangère
Des enfants que j'aimais osent traiter leur mère,
J'épouse mon cousin qui sait mieux me juger :
Je ferai son bonheur pour vous faire enrager.
A ses vœux pour vous seuls je m'étais refusée :

Maintenant que sur vous je suis désabusée,
Que de votre maison vous me chassez enfin,
Pour l'épouser, ingrats, je partirai demain.

DARCY, à part, avec joie.

Eh!

MADAME DORFEUIL.

Mais je reviendrai.

GÉRARD.

Comment donc? que dit-elle?

MADAME DORFEUIL.

Mon cœur souffrirait trop d'une absence éternelle;
A Paris, avec moi, j'amène mon époux.
Ma tendresse souvent me conduira chez vous;
Et quittant son logis, quelquefois votre mère
Ici viendra passer une journée entière;
Car vous abandonner!... le pourrais-je jamais!

DUCHEMIN, à part.

Le cousin, ces jours-là, du moins aura la paix.

FIN DE LA BELLE-MÈRE ET LE GENDRE.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
nº 4, boulevart d'Enfer.

LIVRES A TRÈS BON MARCHÉ,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

ET CHEZ L. CH. DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, 5.

Amours (les) de Psyché et de Cupidon, par La Fontaine. Volume in-folio, imprimé par Didot sur papier vélin, orné de 32 planches sur papier de Chine et d'un beau portrait de Raphaël.

Idem, cartonné à la Bradel. 27 fr., au lieu de 120 fr.

Il reste peu d'exemplaires de ce beau livre, dont les planches sont brisées.

Chefs-d'oeuvre de Chateaubriand, grand cavalier vélin, in-8°, broché, satiné, à 5 fr. le vol., au lieu de 15 fr. Le Génie du Christianisme, 3 vol. — Les Martyrs, 2 vol. — Atala, René, le Dernier des Abencérages, 1 vol. — Itinéraire de Paris à Jérusalem, 2 vol. — Chaque volume, demi-reliure, veau nerf, 2 fr. en plus.

Cette magnifique édition d'admirables ouvrages, que beaucoup de personnes veulent posséder sans acquérir les œuvres politiques de l'auteur, est pour la première fois, par l'abaissement considérable du prix, mise à la portée de tous les amateurs de beaux livres.

Collection de 104 Portraits des hommes illustres des dix-septième et dix-huitième siècles, dessinés et gravés d'après nature par Edelinck, Lublin, Wan Schuppen, Duflos et Simonneau, avec une notice sur chacun d'eux. 2 vol. in-folio, cartonnés à la Bradel, en 1 vol. 15 fr. Broché. 12 fr.

Collection des meilleurs Voyages modernes, faits par les plus fameux voyageurs et navigateurs, en Asie, en Afrique, en Amérique, dans la Turquie d'Europe et sur les bords du Rhin, traduite de l'anglais. 25 vol. in-8° et atlas, figures, Paris, Gide; de 1816 à 1823. Net 60 fr. 60 c., au lieu de 250 fr.

Dans cette curieuse collection se trouvent rapportées, dans ce qu'elles ont de plus intéressant, de plus curieux, les relations si attachantes du capitaine Parry et autres voyageurs qui, depuis les progrès qu'ont faits toutes les sciences, ont été explorer des contrées inconnues jusque-là, ou tout au moins visitées par des hommes peu éclairés. L'Histoire des Voyages, de La Harpe, est complétée et au besoin remplacée, on le conçoit, par la collection que nous annonçons ici, et qui est seule au niveau des connaissances actuelles.

Correspondance Littéraire, Philosophique et Critique, de Grimm et de Diderot, depuis 1753 jusqu'en 1790. Nouvelle édition revue et mise en ordre, dans laquelle on a rétabli les phrases supprimées par la censure impériale. 16 vol. in-8°, bien imprimés, sur très beau papier satiné. 45 fr., au lieu de 112 fr.

Description des Maladies de la peau observées à l'hôpital Saint-Louis, et Exposition des meilleures méthodes suivies pour leur traitement; par Alibert, premier médecin de Louis XVIII. Paris, imprimerie de Crapelet, 1806 et années suivantes; 12 livraisons in-folio, avec 54 planches parfaitement coloriées. 100 fr., au lieu de 600 fr.

Description des Pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans, au nombre de 173 planches et 1 portrait. 2 vol. petit in-folio. Brochés, 15 fr.; cartonnés à la Bradel, 20 fr., au lieu de 120 fr.

Cette description, dont le premier volume a été fait par l'abbé Armand, le deuxième par Lachau et Leblond, explique, reproduit la plus belle collection connue en ce genre d'Antiquités. Trois hommes d'esprit se sont associés pour nous faire connaître les trésors que renfermait un des plus curieux cabinets de l'Europe : leur livre offre la lecture la plus piquante et la plus instructive. Jusqu'ici, le prix élevé de cet ouvrage ne lui avait laissé accès que dans quelques rares bibliothèques; aujourd'hui le prix auquel il est coté les lui ouvre toutes.

Dictionnaire étymologique de la Langue française, par Ménage. 3 vol. in-folio. Brochés, 24 fr.; demi-reliure, 30 fr., au lieu de 72 fr.

Cet ouvrage, qui est à-la-fois un traité complet de philologie où l'auteur fait preuve de parfaite connaissance des langues anciennes et modernes, présente, même au lecteur qui ne recherche pas l'érudition, une lecture attrayante. Il n'est pas de proverbe, de locution proverbiale, dont l'origine ne soit indiquée dans cette édition, la meilleure et la seule complète.

Histoire de France abrégée, depuis le commencement de la monarchie, avec cette épigraphe : *La vérité, toute la vérité, rien que la vérité;* par Pigault-Lebrun. 8 vol. in-8°, satinés. Net 28 fr., au lieu de 56 fr.

On connaît l'épigraphe de cette histoire : *La vérité, toute la vérité.* Jamais auteur n'a mieux justifié son épigraphe. Des vues élevées, une critique éclairée, les événements replacés sous leur véritable jour, les hommes appréciés par leurs actions, en un mot une véritable Histoire de France, voilà ce qui a fait du livre de Pigault-Lebrun un livre entièrement neuf: *c'est la meilleure histoire qui existe.*

Histoire des environs de Paris, par Dulaure. 14 vol. in-8°, ornés de 100 belles gravures et d'une grande carte sur une étendue de 44 lieues sur 68. 45 fr., au lieu de 110 fr.

Histoire philosophique du Monde-Primitif, par Delisle de Sales, de l'Académie. 7 vol. in-8° et atlas de 30 cartes, 4e édition. 15 fr., au lieu de 48 fr.

Cette histoire est le meilleur ouvrage d'un auteur original et fécond, dont on a dit : *Dieu, l'homme, la nature, il a tout expliqué.* Il obtint, lorsqu'il parut, un succès qu'a confirmé le jugement de la postérité.

Philosophie de la nature, par le même auteur. 10 vol. in-8°, figures, 7e édition. 25 fr., au lieu de 70 fr.

Histoire des Révolutions de France, par Prudhomme. 12 forts vol. in-12. 12 fr., au lieu de 48 fr.

Histoire Romaine de Tite-Live, traduction nouvelle, par MM. Dureau de la Malle et Noël. 17 vol. in-8°, 2e édition, corrigée et augmentée de Freinshemius. 45 fr., au lieu de 119 fr.

Mémoires de Constant, valet de chambre de Napoléon. 6 vol. in-8°, pap. fin très beau, brochés, satinés, couvertures imprimées. 10 fr., au lieu de 45 fr.

On a dit qu'il n'était point de héros pour son valet de chambre; le mot est vrai, si l'on a voulu dire que les plus grands hommes, vus de près, avaient aussi leurs faiblesses; mais ces curieux et intéressants *Mémoires*, si pleins de révélations privées, prouveraient bien la fausseté de cette maxime, si l'on pouvait vouloir persuader, d'après elle, que Napoléon, vu de près, est moins digne d'intérêt historique. Les souvenirs sont la partie la plus curieuse de la collection des Mémoires contemporains.

Mémoires relatifs a la Révolution, par Bouillé, Dumouriez, Dussaulx, Linguet, Louvet, Necker, Norwins et Rabault de Saint-Étienne. 14 vol. in-18, fig. 6 fr.

OEuvres choisies de Beaumarchais, ses 6 piècés de théâtre, préfaces, lettres, critiques et poésies. 3 vol. in-12, impr. sur papier vélin par Didot aîné. 6 fr., au lieu de 15 fr.

OEuvres de Collin d'Harleville. 8 vol. in-18, 12 fig. 6 fr.

OEuvres de Buffon, avec les suites données par nos plus célèbres naturalistes, édition publiée par Sonnini. 127 vol. in-8°, ornés de 1150 planches coloriées avec beaucoup de soin, satinés. Net 300 fr., au lieu de 2,000 fr.

Cette belle et grande collection, qui a demandé le concours de tant de savants distingués dont elle a servi à accroître encore la réputation, avait été maintenue à un prix que justifient bien, du reste, les dépenses énormes nécessitées par sa fabrication. Je viens de lui faire subir un rabais qui en facilitera l'acquisition aux amateurs qui ne se la seraient point encore procurée; le petit nombre d'exemplaires qui me restent, me force à ne maintenir ce rabais que jusqu'au 1er janvier prochain; passé cette époque, l'ancien prix sera rétabli.

Idem, 174 vol. in-18, ornés de 408 planches, et d'une notice sur la vie et les œuvres de Buffon, par Cuvier. Net 72 fr., au lieu de 264 fr.

OEuvres de Condillac, nouvelle édition, revue et corrigée par l'auteur. 23 vol. in-8°, planches et portrait. 30 fr.

OEuvres de d'Aguesseau. 13 vol. in-4° br. 50 fr.

OEuvres d'Alexandre Duval, imprimées sur beau papier par Didot. 9 forts vol. in-8°, portrait. 20 fr., au lieu de 63 fr.

Le roi en a pris 12 exemplaires pour ses bibliothèques particulières.

OEuvres de Hoffman. 10 forts et beaux vol. in-8°, portrait. 23 fr., au lieu de 70 fr.

Tout le monde se rappelle les articles de ce fin et spirituel rédacteur du *Journal des Débats*.

OEuvres de Pigault-Lebrun. 22 forts vol. in-8°, imprimés par Didot, sur très beau papier satiné; avec un beau portrait. Net 80 fr., au lieu de 160 fr.

Chaque volume en contient quatre de l'édition in-12.

OEuvres complètes de Voltaire, notes de Beuchot. 60 forts vol. in-12 de 500 pages chaque. 50 fr., au lieu de 240 fr.

Les mêmes, satinés. 60 vol. *idem*, 100 fig. 60 fr.

Idem. 60 vol., papier vélin satiné, 100 jolies gravures. 70 fr.

Il reste peu d'exemplaires de ce livre.

OEuvres de Winkelmann, contenant : l'Histoire de l'art chez les anciens, 3 vol.; l'Allégorie, 2 vol.; Remarques sur l'architecture chez les anciens, 1 vol.; Lettres sur les découvertes faites à Herculanum, etc., 1 vol.; Pièces sur les arts, 1 vol.; en tout, 8 vol. in-8°, ornés de 27 grav., 54 sujets. 18 fr.

Les principes développés par Winkelmann ont opéré une véritable révolution dans le goût. Nulle part ailleurs on ne saurait trouver autant d'idées neuves, autant d'explications plausibles, autant de faux jugements rectifiés. Ses œuvres sont pour les amateurs le meilleur Cicerone, et doivent servir comme de dictionnaire aux artistes.

Rabelais analysé, ou Explication de 76 fig. gravées pour ses œuvres par les meilleurs artistes du siècle dernier, augmenté des clefs des principaux commentateurs; par Francisque Michel. 1 vol. in-8°, orné de 76 belles fig. broch., impr. par H. Fournier sur beau pap. 9 fr., et cartonné, 10 fr.

Ces gravures vont à toutes les éditions in-8° de Rabelais.

Pour bien juger du mouvement des esprits au seizième siècle, il faut avoir lu Rabelais, et cependant assez peu de personnes le lisent. Cela tient sans doute à son style inintelligible pour beaucoup, à ses allusions inabordables pour presque tous. L'ouvrage de M. Michel est de nature à populariser Rabelais. Une collection de gravures conçues avec esprit et exécutées avec talent, lui sert à-la-fois de commentaire et d'ornement.

Revue Française, depuis 1828 jusques et y compris 1830, par une société de savants, avec cette épigraphe : *Et quod nunc ratio est, impetus ante fuit.* Ovide. 16 vol. in-8°. 20 fr., au lieu de 80 fr.

Tableau de Paris, par Mercier; 12 vol. in-8°. 15 fr.

Idem. 12 vol. in-12. 11 fr.

Voyage dans l'Indoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge, en Abyssinie et en Égypte, par G. Valentia; traduit de l'anglais par Henri. 4 vol. in-8° et bel atlas, 15 fr.; papier vélin. 30 fr.

Imprimerie de Jules Didot l'aîné, n° 4, boulevart d'Enfer.

LIVRES A TRÈS BON MARCHÉ,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

ET CHEZ L. CH. DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, 5.

AMOURS (les) DE PSYCHÉ ET DE CUPIDON, par La Fontaine. Volume in-folio, imprimé par Didot sur papier vélin, orné de 32 planches sur papier de Chine et d'un beau portrait de Raphaël.

Idem, cartonné à la Bradel, 27 fr., au lieu de 120 fr.

CHEFS-D'OEUVRE DE CHATEAUBRIAND, grand cavalier vélin, in-8°, broché, satiné, à 5 fr. le vol., au lieu de 15 fr. — Le Génie du Christianisme, 3 vol. — Les Martyrs, 2 vol. — Atala, René, le dernier des Abencérages. 1 vol. — Itinéraire de Paris à Jérusalem, 2 vol. — Chaque volume, demi-reliure, veau nerf, 2 fr. en plus.

DESCRIPTION DES MALADIES DE LA PEAU observées à l'hopital Saint-Louis, et Exposition des meilleures méthodes suivies pour leur traitement; par Alibert, premier médecin de Louis XVIII. Paris, imprimerie de Crapelet, 1806 et années suivantes; 12 livraisons in-folio, avec 54 planches parfaitement coloriées. 100 fr., au lieu de 600 fr.

DESCRIPTION DES PIERRES GRAVÉES du cabinet du duc d'Oléans, au nombre de 173 planches et 1 portrait. 2 vol. petit in-fol. Brochés, 15 fr.; cartonnés à la Bradel, 20 fr., au lieu de 120 fr.

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, par Ménage. 3 vol. in-folio. Brochés, 24 fr.; demi-reliure, 30 fr., au lieu de 72 fr.

HISTOIRE DE FRANCE ABRÉGÉE, depuis le commencement de la monarchie, avec cette épigraphe : *La vérité, toute la vérité, rien que la vérité;* par Pigault-Lebrun. 8 vol. in-8°, satinés. Net, 28 fr., au lieu de 56 fr.

MÉMOIRES DE CONSTANT, valet de chambre de Napoléon. 6 vol. in-8°, papier fin très beau; brochés, satinés, convertures imprimées. 10 fr., au lieu de 45 fr.

ŒUVRES DE BUFFON, avec les suites données par nos plus célèbres naturalistes, édition publiée par Sonnini. 127 vol. in-8°, ornés de 1150 planches coloriées avec beaucoup de soin, satinés. Net 300 fr., au lieu de 2,000 fr.

Idem, 174 vol. in-18, ornés de 408 planches, et d'une notice sur la vie et les œuvres de Buffon, par Cuvier. Net 72 fr., au lieu de 264 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE VOLTAIRE, notes de Beuchot. 60 forts vol. in-12 de 500 pages chaque. 50 fr., au lieu de 240 fr.

Les mêmes, satinés. 60 vol. *idem*, 100 figures. 60 fr.

Idem, 60 vol., papier vélin satiné, 100 jolies gravures. 70 fr.

RABELAIS ANALYSÉ, ou Explication de 76 fig. gravées pour ses œuvres par les meilleurs artistes du siècle dernier, augmenté des clefs des principaux commentateurs; par Francisque Michel. 1 vol. in-8°, orné de 76 belles figures. 9 fr.

FRANCE DRAMATIQUE. — PIÈCES EN VENTE :

La Seconde Année.
L'École des Vieillards.
L'Ours et le Pacha.
Le Camarade de lit.
Le Mari et l'Amant.
Les Malheurs d'un Amant heureux.
Henri III.
Un Duel sous le cardinal de Richelieu.
Calas.
Michel et Christine.
Le Mariage de raison.
L'Homme au Masque de fer.
La Jeune Femme colère
L'Incendiaire.
La Vieille.
Le Jeune Mari.
La Demoiselle à marier.
Les Vêpres Siciliennes.
Le Budget d'un jeune ménage.
L'Auberge des Adrets.
Philippe.
La Dame blanche.
Toujours.
Dix ans de la vie d'une Femme.
Le Lorgnon.
Bertrand et Raton.
Une Faute.
Le ci-devant Jeune Homme.
Marie Mignot.
Pourquoi ?
Richard Darlington.
La Chanoinesse.
Les Comédiens.
L'Héritière.
Léontine.
Le Gardien.
Dominique.
Le Philtre Champenois.
Le Chevreuil.
Le Charlatanisme.
Vert-Vert.
Bruis et Palaprat.
Une Fête de Néron.
Le Mariage extravagant.
Le Paysan perverti.
Pinto.
La Carte à payer.
Le Mari de ma femme.
Les vieux Péchés.
Luxe et Indigence.
Zoé.
Louis XI.
Ninon chez madame de Sévigné.
Robin des Bois.
Marius.
Marie Stuart.
Les Rivaux d'eux-mêmes
La famille Glinet.
Les Héritiers.
Jeanne d'Arc.
Les Maris sans femmes.
L'Assemblée de famille.
Mémoires d'un Colonel de Hussards.
Le Paria.
Les Deux Maris.
Le Médisant.
La Passion secrète.
Rabelais.
Les Deux Gendres.
Estelle.
Trente Ans.
Le Pré-aux-Clercs.
La Poupée.
La Tour de Nesle.
Changement d'uniforme
Une Présentation.
Madame Gibou et Madame Pochet.
Est-ce un rêve !
Fra-Diavolo.
Robert-le-Diable.
Le Duel et le Dejeûné.
Zampa.
Avant, Pendant et Après
Les Projets de mariage.
Un premier Amour.
Napoléon, ou Schœnbrunn et Sainte-Hélène.
La Courte-Paille.
Le Hussard de Felsheim
1760, ou une Matinée de grand Seigneur.
Rigoletti.
Robert Macaire
Frédégonde et Brunéhaut.
Gustave III.
Elle est folle.
L'Abbé de l'Epée.
Un Fils.
Les Infort. de M. Jovial.
M. Jovial.
Victorine.
Catherine.
La Belle-Mère et le Gendre.

IMPRIMERIE ET FONDERIE NORMALES DE JULES DIDOT L'AINÉ,
N° 4, BOULEVART D'ENFER.